

12510. *df.* 23.

NOUVEAU
VOYAGE
SENTIMENTAL.

Gorgy A. C.

k

UAEVUON

Serg. Fausle Jean C. Danté



SENT

NOUVEAU
VOYAGE
SENTIMENTAL.

Fanny

Hodges



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez BASTIEN, Libraire,

1784.

NOUVEAU

VOYAGE

SENTIMENTAL



A LONDON

Printed by H. Smith, in the Strand,
Opposite the Theatre Royal.

1784

EN finissant de faire imprimer cet Ouvrage, j'apprends que bien des Gens, trompés par les soins que je me suis donnés pour l'impression, m'en croient l'Auteur. Comme j'ai mes raisons pour ne pas vouloir que cette idée s'accrédite, *je prie de croire* que je ne suis qu'Éditeur, & que je n'ai d'autre mérite que d'avoir réuni, & fait imprimer des feuilles manuscrites que j'ai trouvées enveloppant des marchandises venues de Londres. Un Anglois, qui étoit présent, crut y reconnoître l'écriture de Stern, &

voir dans ces feuilles une suite
au Voyage Sentimental que
nous avons de cet Auteur
sous le nom d'Yorik. Un exa-
men plus suivi ayant confirmé
cette idée, je jugeai, d'après
l'accueil fait au premier Voya-
ge Sentimental, que l'on
me sauroit gré de faire connoi-
tre celui-ci. Mais puisque l'on
se dispose à me l'attribuer con-
tre mon gré, je crois devoir
aller au-devant de l'opinion
par cet avis, que je signe pour
valoir ce que de raison.

GORGY.



NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL.



CHAPITRE PREMIER.

LA CHAUMIERE.

»
»
» Mais, Monsieur, nous
» voilà tout-à-fait à travers champs.
» Je ne vois plus ni maisons, ni che-
» mins. — Eh ! mais, mon cher La
» Fleur, tu t'effraies toujours. Nous
» sommes dans un pays cultivé. Nous
» finirons par trouver quelque habita-
» tion. — Oui ; mais peut-être sera-ce
» si tard ! — Tu crains la faim ! Eh !
» ne sera-t-il pas temps de souffrir quand

Nouveau Voyage

» tu l'éprouveras ? Voilà comme la pré-
» voyance double nos maux. «

La Fleur se tut. Etoit-ce persuasion ? Etoit-ce faute de savoir répondre ? Je n'en fais rien. Quand un joueur quitte la partie , il la perd ; l'autre retire les enjeux : mais , dans le vrai , il n'a pas gagné. C'est ainsi que l'homme qui parle avec assurance emporte les mises de bien des parties sur lesquelles il n'a pas plus de droits.

» Monsieur, Monsieur, j'entends du
» bruit. Nous sommes près de quelque
» maison..... « En effet, nous apperçumes à travers les arbres un petit toit de chaume..... A la porte étoient des instrumens de labourage ; & tout-à-fait sur le seuil, un enfant très-jeune , se roulant par terre avec un chien trois fois plus gros que lui. Il y avoit dans les mouvemens de cet animal , un caractère de complaisance ! L'enfant avoit une grosse mine bien rouge, & des yeux !... Notre approche en changea toute de suite l'expression. Il nous fixa avec étonnement, & ne joua plus. J'en fus fâché.

Sa mere étoit une grosse brune d'une tournure appétissante. Elle sortoit de l'étable, d'où elle portoit un plein seau de lait. La Fleur parut en desirer. Elle nous en offrit sans complimens, mais de bonne grace, de ce ton que l'on a quand on offre pour être accepté. Je la payai de la même franchise, & nous la suivîmes dans sa chaumière.

C'étoit une assez grande salle de niveau avec le champ. On y voyoit peu, parce que les fenêtres étoient masquées par des vignes, auxquelles pendoient de superbes grappes. » Je suis fâchée, dit-elle, qu'elles ne soient pas mûres. » Vous en cueillerez. Je ne peux vous donner que du pain & du lait; car la soupe que vous voyez devant le feu ne sera faite que pour l'heure où mon homme reviendra des champs.

. . . Nous étions assis, La Fleur & moi, sur un banc contre la porte. Elle nous apporta à chacun une écuellée de lait, que nous primes sur nos genoux, & leva le couvercle de la huche pour nous

donner du pain. Au bruit l'enfant s'approcha. Elle lui en donna un morceau qui m'auroit nourri pendant un jour. Il retourna jouer avec le gros chien, auquel il donnoit quelques bouchées.... Nous étions entourés de poulets qui ramassoient les miettes.

Au pied d'un arbre, sur le pré, étoit un berceau que je n'avois pas apperçu. Des cris d'enfant me firent jeter les yeux de ce côté. Notre Hôtesse y courut aussitôt, prit le berceau sur ses genoux, dénoua son corset de burre... Malgré ses précautions, je vis un sein d'une plénitude, d'une blancheur ! Il faut une ame paisible pour avoir cette fraîcheur-là.

Quand elle revint à nous, je lui offris de l'argent, elle n'en voulut jamais.

Il commençoit à se faire tard. » Mes-
» sieurs, nous dit-elle, vous êtes loin
» de la grande route. Je n'ai point de
» lit à vous donner ; mais, si vous vou-
» lez aller jusqu'au Château, l'Intendant
» de Monseigneur vous y recevra bien.
» C'est un brave homme «.— J'acceptai.
Elle appella Thomas.

Thomas quitta quelques chèvres qu'il

gardoit, & nous servit de guide. C'étoit un petit brunet âgé de sept à huit ans, l'œil vif, l'air décidé. Il avoit les jambes nues, une moitié de veste sur les épaules, un bonnet rouge, duquel ses cheveux s'échappoient par grosses boucles... Il enfila un sentier, nous le suivîmes.... » Y a-t-il loin? — Oh! que non «. — Et il se mit à siffler. » Arriverons-nous avant la nuit? — » Oh que oui «. — Et il reprit son air... Un ruisseau barra notre passage. Un tronc d'arbre jetté d'un bord à l'autre servoit de pont. Il le traversa presque sans y faire attention. Pour nous... C'est que nos pieds étoient dans des chaussures, au lieu que les siens, libres de faire usage de toutes leurs articulations.... Nous passâmes cependant.

CHAPITRE II.

LE CHATEAU.

NOUS y voilà , dit notre guide , en nous montrant une grande mesure. Des restes de créneaux , & des débris de bêtes fauves , clouées sur la porte , nous prouvèrent que c'étoit le Château. Les moyens de destruction caractérisent toujours les puissances de la terre.

Nous entrâmes. Un petit homme , gibecière au côté , fusil sur l'épaule , s'approcha.... « Voilà des Messieurs qu'ma mere » vous envoie , dit le petit Thomas , » en ôtant son bonnet rouge.... ». Je priai Monsieur l'Intendant d'excuser ma démarche. Mon compliment n'étoit pas fini que nous avions tous le verre en main. Il fit boire un coup à Thomas , & lui dit de remercier sa mere de nous avoir envoyés chez lui. Thomas se remit à siffler son air , & partit.

Notre Hôte étoit veuf. C'étoit sa Fille qui lui aidait à faire les honneurs. Elle

Sentimental.

7

avoit quatorze ans , & , quoique fille de M. l'Intendant , elle étoit vêtue en paysanne : mais je crois que c'étoit par coquetterie. Pour lui , c'étoit un homme tout rond. Nous étions amis au dessert comme si nous nous étions connus depuis dix ans. Il me racontoit comment son Fils l'avoit quitté pour aller à la ville , & nous buvions ; l'établissement qu'il devoit y former , & nous buvions encore ; quand il marieroit sa Fille avec Bastien , filleul de Monseigneur , & nous buvions encore. Ce dernier conte fit rougir la petite , & elle n'en fut que plus jolie.

En vérité , quand Justine (c'est son nom) me conduisit à la chambre qui m'étoit destinée..... J'enviai le sort de Bastien.

J'avois à peine éteint ma lumière que j'entendis jouer de la flûte assez passablement. Aussitôt s'ouvrit une fenêtre , & je reconnus la voix de Justine. —
» Chut , chut. Il y a un Monsieur couché
» là. Il pourroit t'entendre. Va-t-en vite.
» — Un Monsieur ! Tantpis. J'avois bien
» des choses à te dire. Y sera-t-il encore

» demain? — Je ne fais pas. Adieu
» Bastien. — Adieu Justine. — Adieu. —
» Adieu. — Et chaque adieu étoit accompagné d'un soupir. Les pauvres enfans !... Mais c'est bien innocemment que je leur ai fait de la peine.

Le lendemain j'abordai Justine dès que je la vis seule. » Votre pere, lui dis-je, » veut que je passe ici quelques jours. » J'accepterai si on me loge ailleurs. Je » n'aime pas gêner ». — Ses yeux se baissèrent. Elle rougit. — » Monsieur, » vous ne gênez personne. — Soyez sans » inquiétude, belle Justine, je respecte » toujours... ». — Le pere arriva. — » Mon » papa, Monsieur desireroit une chambre » qui fût moins au midi. — Comme il » voudra. Qu'il vienne en choisir une » autre ». — Je me logeai d'un côté tout opposé. Elle s'aperçut de cette délicatesse, & ses yeux me remercièrent.

Je fus fâché cependant de les avoir effrayés. J'aurois eu bien du plaisir à les entendre ; bien plus sûrement que je n'en avois eu une fois à entendre un certain Damon & une Lucile.... Ils se croyoient

seuls, & ils l'auroient bientôt été si j'avois pu sortir sans me découvrir : mais force me fut de rester où le hasard m'avoit placé.

» Ah ! vous voilà, Monsieur ! Il est
» temps ! — Eh ! quoi mon adorable !
» allez-vous commencer par me que-
» rer ? Si vous saviez combien j'ai eu
» de peine à me débarrasser de cette Pré-
» sidente ! — Il ne falloit pas vous en
» débarrasser, Monsieur. — Il y a une
» heure que, sans elle, je serois à vos
» genoux. Ah ! la charmante garniture !
» C'est sans doute pour votre robe jon-
» quille. Vous êtes d'un goût. — Mon-
» sieur cherche à faire sa paix. — D'hon-
» neur, ce mouchoir est d'une gaze char-
» mante. — Eh ! mais finissez donc. Vous
» avez des mains ! — Cela est si beau !
» Quel dommage que ce maudit cordon !
» — Je crois que vous l'avez défait ? Si
» vous n'êtes pas plus sage !... » — On
entendit une voiture, c'étoit une visite
qui fut suivie de plusieurs autres, aux-
quelles je dus la possibilité de m'échapper.

Justine, Bastien, vos expressions auroient été bien différentes !

Tout en faisant ces réflexions, j'avois le fusil sur l'épaule ; je suivais mon hôte qui gravissoit les rochers comme un chamois. La fleur s'en tiroit assez bien ; & moi, comme je pouvois.

C'étoit les attentions que Justine avoit pour moi qu'il falloit voir. Les gens qui articulent un remerciement, se croient acquittés par cette formule : mais ceux qui n'expriment pas leur reconnoissance la prouvent dans toutes leurs actions. Je trouvai le soir ma chambre si bien arrangée ! Des bouquets sur la cheminée, un joli ruban à mon bonnet..... Messieurs les gens d'esprit, vos phrases ont-elles cette éloquence là ?

CHAPITRE III.

LE GOUTER.

..... U NE de mes promenades m'avoit conduit sur les bords d'un ruisseau qui couloit à travers des faules. Le bruit des battoirs & la couleur de l'eau m'annoncèrent..... En effet, j'apperçus cinq ou six femmes, à la tête desquelles étoit Justine..... Justine, à quatorze ans, gouvernant la maison de son père!... Elle avoit, ce jour-là, des sabots qui faisoient paroître sa jambe encore plus fine, un jupon assez court, un petit juste, & sur la tête, un chapeau de paille. Elle courut au-devant de moi d'un air épanoui, & m'engagea à prendre part au goûter... Je lui témoignai tout le plaisir que son invitation me faisoit.

Nous nous assîmes tous sur l'herbe autour d'une grande terrine pleine de lait & de pain bis. Chacun puisoit à

même avec une cuillier de buis... On ne craint rien au village; les haleines y sont pures.

Comme nous commençons, parut un jeune villageois... L'embarras de Justine le nomma. » Vous savez, dis-je à Justine, que je n'aime pas gêner. — » Oh! non, Monsieur... Allons, viens- » donc, Bastien. Tu fais bien que Monsieur..... « Je me reculai pour lui faire place auprès de Justine..... Il ôta son chapeau, tira le pied, & prononça bien lentement & bien bas, *un Monsieur*.... qui attendit inutilement le reste de la phrase dont il paroissoit le commencement.... Bastien auroit paru un niais de village aux yeux de bien des gens : mais je traduisis différemment son embarras. J'y vis la conviction qu'il ne trouveroit pas de termes capables d'exprimer ce qu'il pensoit, tandis que, dans plus d'un beau remerciement, j'ai vu l'effort pour cacher la foiblesse du sentiment sous la pompe de l'expression.

Il se plaça. Le lait me paroissoit bien bon; mais à lui! auprès de Justine!...

On

On a dit que l'appétit étoit un bon cuisinier ; oui , pour les gens gourmands ; mais pour les personnes friandes , c'est de plaisir.

Comme nous finissions de goûter , parut une jeune personne de quinze ou seize ans , mais qui , au lieu d'avoir cette gaieté folâtre , apanage ordinaire de cet âge , portoit sur sa physionomie l'empreinte de la douleur. Sa démarche étoit lente , son air abandonné , ses yeux languissans... Justine courut à elle , l'embrassa , en la nommant sa chere Angélique..... Je trouvois que ce nom lui convenoit si bien , que je ne voulus pas savoir celui qu'elle partageoit avec un mari qui la rendoit malheureuse. Il avoit trois fois son âge , étoit jaloux jusqu'à la cruauté , & l'étoit d'autant plus , qu'instruit de sa répugnance à devenir son épouse , il l'étoit aussi de son amour pour un jeune homme qui , de chagrin , s'étoit engagé. Il est donc aussi au village des amours malheureux & des unions mal assorties !

Elle permit un soir que je l'accom-

pagnasse. Son mari étoit absent... Elle étoit devenue confiante... J'allois prendre un sentier le long d'une haie. J'avois remarqué que c'étoit le chemin le plus court... Elle hésitoit... J'insistai... » Passons » ailleurs, je vous en prie, me dit-elle avec effroi... « (C'étoit auprès de cette même haie qu'elle avoit reçu les adieux de son amant.) Nous prîmes un autre chemin que bordoit la cimetière. En passant à côté, une noix se détacha de l'arbre, fit du bruit dans les feuilles... Angélique frissonna, se pressa contre moi, & ne proféra plus une seule parole jusqu'à la rencontre d'une jeune personne qui lui sauta au cou, en lui disant qu'elle venoit d'avoir des nouvelles de son frère, qu'il se portoit bien.... » Je respire ; dit » Angélique ; si vous saviez la frayeur que je viens d'avoir !... « Je vis bien que le frère de l'une étoit l'amant de l'autre, & que ma présence ne pourroit que gêner les deux amies. Je les quittai. Angélique me serra la main,

CHAPITRE IV.

LE DÉPART.

J'ÉTOIS là depuis huit jours, lorsque La Fleur m'avertit que ma voiture étoit raccommodée. Je fixai mon départ au lendemain. On arrangea la cariole du château... J'embrassai mon hôte, l'aimable Justine..... Je ne pus pas embrasser Angélique ; son mari étoit de retour. Justine se chargea de mes adieux.

Arrivé à mon auberge, le conducteur de la cariole en sortit une quantité de gibier pour mettre dans ma voiture. Je voulus lui donner pour boire. » Cela m'est » défendu, me dit-il : mais il ne faut » pas d'argent pour boire à votre santé ». Réponse adroite qui signifioit beaucoup & ne signifioit rien ; & j'ai remarqué que les villageois, que l'on croit si sots, ont beaucoup de ces réponses-là..... Mais c'est le moment de boire, & non celui de réfléchir... » Holà ! une bou-

» teille & trois verres ». La Fleur, le conducteur & moi nous trinquâmes. Le choc de leur verre contre le mien leur fit plus de plaisir que de l'argent. Si les riches savoient le prix de la bonté, ils acquitteroient bien des dettes sans fatiguer leur fortune.

A la première ville où j'arrivai, je fis une caisse, dans laquelle je mis un équipage de chasseur pour l'Intendant, des rubans pour Justine; la provision étoit double; je jugeois qu'elle devineroit mon intention, & qu'elle partageroit avec Angélique. La bonne Payfanne qui m'avoit envoyé au Château, eut pour sa part une pièce d'étamine.

Me voilà sur la route de Paris.

CHAPITRE V.

LE PHILOSOPHE.

IL faisoit une chaleur excessive. Un malheureux piéton, qui paroissoit harassé, cheminoit à l'ombre de quelques arbres qui bordoient la route. Mon postillon, pour ne pas se détourner un peu, força ce malheureux de descendre dans un fossé très-profond & fangeux, où le soleil dardoit à plomb. Je voulus gronder : mais émouvoir un postillon en faveur d'un fantassin !... L'évènement fit plus que mes discours. Nous n'avions pas fait dix pas, que j'entendis crier très-fort. Je crus que cet homme étoit blessé ; j'ordonnai d'arrêter. Le postillon crut qu'il lui disoit des injures, & alloit toujours. Je fus enfin obéi. C'étoit pour nous avertir que l'écrou d'une roue s'en alloit. Nous n'avions pas encore quatre pas à faire sans tomber dans ce même fossé où l'homme avoit été obligé de se pré-

cipiter pour ne pas être écrasé par cette même roue... Eh, bien, dis-je à l'autre, » où en étions-nous s'il n'avoit pas » mieux valu que toi. ? « Il avoit l'oreille basse. Pendant qu'il resserroit l'écrou, je remerciai le piéton. Le voyant mis assez proprement, & craignant de l'offenser en lui offrant de l'argent, je tâchai de démêler ce qu'il étoit. Il alla au-devant de mes questions, en me disant que pour le moment il étoit comédien... » Com- » ment, pour le moment ! — oui ; » car demain s'il faut que je sois autre » chose, & que je le puisse, je le serai. » Il y a si long-temps que je suis con- » vaincu que tous les états balancent » les avantages par des peines !.... En- » fant, j'avois des bonbons & des tappendes... » Militaire, de l'honneur & point de » profit... Maltotier, du profit & point » d'honneur... Riche, (car je l'ai été) » des jaloux & point d'amis... Auteur, » loué dans un journal, décrié dans un » autre... Marié d'abord à une jolie » femme, amour & jalousie ; ensuite à » une laide, sécurité & ennui... Enfin

» j'ai pris le parti d'être aussi mobile que
» les circonstances. Il est rare que j'aie
» dans ma poche de quoi subsister huit
» jours ; cependant voilà dix ans que
» je subsiste comme cela ; & , s'il faut
» vous l'avouer , je suis plus heureux
» que quand j'étois riche. Mon ventre
» plein , mon dos couvert , je n'ai plus
» rien à songer. Aussi cette absence d'in-
» quiétude m'a-t-elle fait retrouver une
» santé délabrée au sein de l'opulence. —
» Vous avez donc du talent ? — Point
» du tout. — Cependant pour jouer la
» comédie ? — Oui , pour la bien jouer ;
» mais je la joue mal. — En ce cas ? —
» En ce cas je ne gagne guères. — Mais
» si les auditeurs que le hasard vous pro-
» cure s'y connoissent ? — Que m'im-
» porte ? Je mets à contribution l'amour-
» propre des connoisseurs , comme l'ad-
» miration des fots ; & l'un me rapporte
» pour le moins autant que l'autre. Si
» vous saviez combien de gens me
» donnent des leçons , non pas pour que
» j'en profite , mais pour montrer qu'ils
» peuvent en donner ! Quand je rencontre

» de ces connoisseurs-là ma journée est
» bonne... Au surplus, j'en suis quitte
» pour avoir perdu une démarche &
» quelques mots ; & vous voyez que cela
» ne me coûte guères. — Et lorsque quel-
» qu'un, trop pressé pour vous entendre,
» vous offre de l'argent comme s'il vous
» avoit entendu ? — Je le refuse, parce
» que je ne le reçois que quand il est
» le prix de mon travail, & vous seriez,
» Monsieur, celui dont j'en recevrais le
» moins, parce que vous pourriez croire
» que le service que je vous ai rendu
» étoit intéressé. — Au moins recevrez-
» vous, avec mes remercemens, le tribut
» d'estime que je dois à une philosophie
» aussi saine. Touchez-là, & continuez
» d'être heureux ».

CHAPITRE VI.

LE PANIER DÉFONCÉ.

JE remontois en voiture, & j'y réfléchissois au singulier philosophe que je venois de rencontrer, lorsque je vis, à quelques pas de moi, une femme qui faisoit la même route au pas sur & égal d'un grison. Elle étoit assise sur le bât, les deux pieds dans l'un des paniers... Le conducteur s'appuyoit sur l'autre pour faire le contre-poids; car on connoît au village, mieux que dans les Académies, les loix de la statique. Lucas jugeoit bien que s'il ne balançoit pas l'effet de la pesanteur par l'effort de la pression, le bât chavireroit.. Et il n'y avoit pas-là de gazon, & la Dame étoit une bourgeoise, tandis que lui n'étoit qu'un paysan... Mais ce qu'il ne prévoyoit pas, & que le meilleur académicien n'auroit pas mieux prévu que lui, parce qu'il n'y auroit pas regardé davantage, c'est

que le fond du panier dans lequel étoient les pieds , ne tenoit pas assez ; ne tenant pas assez , il ne tint bientôt plus du tout , alors il tomba , la Dame qui pesoit dessus glissa , ses pieds se trouvèrent à terre , les jupons retenus dans le panier , & je passois au même instant.

Je ne parlerai ni de ses cris , ni de son embarras. J'assurerais seulement que ma chaise étant fort haute , & passant fort près , je ne vis que deux jambes très-bien faites , chaussées d'un bas de coton , dont la blancheur étoit relevée par des souliers de maroquin noir ; des jarretieres rouges les attachoient. Il n'y eut que mon imagination qui alla au-delà des jarretieres rouges.

Je fis arrêter. Je descendis. (Elle étoit déjà hors d'embarras.) Je lui fis le compliment de condoléance le plus ménagé possible pour qu'il n'eût pas l'air d'une ironie. J'insistai sur le danger d'une pareille voiture , & la priai de partager la mienne jusqu'à la première poste , qui étoit à-peu-près le terme de son voyage. Elle accepta. Je lui donnai le

fond ; cela alloit tout seul... Je ne puis pas honnêtement me mettre sur le strapontin comme on s'y met quand on est avec un autre homme, ou avec sa femme. On ne tourne pas le dos à une nouvelle connoissance à qui l'on fait une premiere politesse. Je m'effaçai de maniere à ce que nous pussions nous voir en nous parlant..... Si nous devions nous parler ; & c'est ce qui n'arriva pas. Deux lieues sont sitôt faites en poste !... Je suis timide , la Dame étoit honteuse. Elle tint constamment les yeux baissés , pensant toujours sans doute que j'avois vu ses bas de coton blanc , ses jarretieres rouges... Pour moi , les miens ne s'ôtoient pas de dessus elle. La position dans laquelle j'étois les portoit naturellement sur un point qui méritoit bien de les fixer ; les siens étoient tout aussi naturellement fixés sur un autre point... On fait que c'est en regardant constamment & long temps le même objet , que les Quakers & tous les autres visionnaires se procurent des extases... Et puis notre silence , & puis ce mouvement de voi-

ture !... mais une poste est sitôt faite !...
La Dame devoit me quitter là. Elle fit
ce qu'elle devoit. Si elle avoit fait ce
que j'aurois voulu , nous ne nous serions
séparés tout au plutôt qu'après la poste
suivante.

CHAPITRE VII.

IL me semble que j'ai oublié de dire le sujet qui me ramène à Paris.. Mais lorsqu'à peine je m'en suis rendu compte à moi-même, à quoi bon le dire aux autres? M'y voilà; le pourquoi ne fait rien à l'affaire.

J'ai aussi oublié de vous dire que vous pouvez vous dispenser de lire ce Nouveau Voyage, vous qui n'avez pas lu le premier, ou qui l'avez lu sans plaisir.

Ne le lisez pas non plus, vous dont la pudeur trop austère s'effarouche aisément; ce n'est pas que dans aucune de mes esquisses j'aie trop laissé voir le nud: mais, à l'exemple des Statuaires antiques, j'ai mouillé les draperies pour concilier la décence avec la vérité des formes.

Ce chapitre est sans titre, parce que c'est à-peu-près une Préface; & on ne peut plus faire lire une Préface que par surprise.

CHAPITRE VIII.

MON LOGEMENT.

CETTE fois, je ne suis pas en Hôtel garni. La Fleur m'a procuré un petit logement dans une maison occupée par des gens du peuple. Il savoit bien que ma vanité n'en souffriroit pas. En effet, qu'y a-t-il à gagner à être entouré de gens riches ? Si vous l'êtes plus qu'eux ils vous jaloussent. Si vous l'êtes moins, si, par exemple, vous n'avez dans votre portemanteau que six chemises & une culotte noire, ils vous méprisent. S'ils vous croient sur la même ligne, il faut faire société, c'est-à-dire, être gêné sans aucun dédommagement ; car le plus souvent avec ces gens là, l'ame n'est pour rien dans le commerce. . . . Pour moi j'aimerois mieux bavarder toute une après-midi avec La Fleur qui, en me faisant part de ses bonnes fortunes, me prouveroit sa confiance, qu'être une

heure dans une assemblée brillante , où je ne trouverois que de la politesse & de l'esprit.

» Viens , mon cher La Fleur , viens me
» raconter tes plaisirs d'hier , ceux que
» tu te promets pour aujourd'hui , pour
» demain ; la joie sera dans tes yeux , la
» franchise sur tes lèvres. — Mais c'est
» votre Domestique , dira-t-on : « Et ,
moi , je répondrai ; » La Fleur est un
» bon garçon que le sort oblige d'échan-
» ger ses peines contre mon argent. La
» Fleur étoit aimé de tout Montreuil ; il
» est regretté par-tout où il fait quelque
» séjour ; il m'aime de tout son cœur . .
» Je lui ai promis de l'argent pour ses
» services ; mais pour son amitié c'est de
» l'amitié que je lui dois. «

Pendant les premiers jours , mes voisines me regardoient beaucoup. » C'est un
» Anglois , se disoient-elles tout bas : « mais
la première semaine n'étoit pas finie
qu'elles étoient faites à ma figure , &
encore plus à celle de La Fleur qui étoit
déjà lié avec toutes , excepté avec une
seule qui paroissoit faire bande à part.

Elle occupoit le logement le plus haut ; ne se montrait que rarement.... Aussi les autres l'accusoient-elles d'être fiere, & la voyoient-elles d'assez mauvais œil. La Fleur voulut se faufiler. Il fut reçu honnêtement ; & cependant il n'osa pas y retourner. Il sentit bien que ce n'étoit pas là sa place.

LA

J

vo
de
re

»

»

»

un

de

»

Al

far

»

»

»

»

»

»

»

»

»

CHAPITRE IX.

LA RAISON ET LA CURIOSITÉ.

J'ÉTOIS fort indifférent sur mon voisinage : mais ce que La Fleur me dit de cette femme me tira de mon indifférence. » Il faut la connoître , me disoit » la curiosité. — Si elle se cache , répon- » doit la raison , pourquoi vouloir péné- » trer ses secrets?... « — La curiosité se tut un moment : mais , prenant le masque du desir..... » On dit qu'elle est jolie , peut- » être... — » Fi , répondit la raison. — Alors , prenant le masque de la bienfaisance , » elle est peut-être malheureuse , » dit la curiosité , on pourroit , sans aucun » projet offensant , la secourir. — Eh ! » mon cher Yorik , dit la raison , comme » tu cherches à te mentir à toi-même ? » Tu n'as , dans le principe , ni bons ni » mauvais projets. Tu veux voir cette » femme , parce qu'elle se cache. Voilà » tout «.

Ce dialogue entre ma raison & la curiosité fut interrompu par un Domestique du Comte de B. . .

L

S

pro

qu

m'

din

à

ap

ch

bi

un

di

ac

d

a

n

fi

u

P

e

e

CHAPITRE X.

LES FEMMES SAVANTES.

SON Maître m'écrivoit pour me reprocher de ne pas me souvenir des gens qui me faisoient avoir des passeports , & m'offroit de réparer mes torts en allant dîner chez lui le lendemain (il étoit alors à Paris.) J'acceptai , & le lendemain , après avoir choisi la plus belle de mes six chemises , & bien fait vergeter mon habit , je me rendis chez lui , où je trouvai une assemblée assez nombreuse. Après dîner , le Comte me pria de lui donner les adresses de quelques personnes de Londres. Je passai dans son cabinet. Il y avoit deux portes pour y arriver , je ne fis que les pousser , craignant qu'il ne fût malhonnête de me trop enfermer dans un cabinet où il pouvoit y avoir des papiers importants. On crut apparemment que j'avois fermé les portes ; car j'y étois à peine que j'entendis dans le salon la conversation suivante.

» Comment ! C'est-là le bouffon du
» Roi de Danemarck ! — Rien n'est
» plus sûr. C'est moi qui lui ai fait ex-
» pédier son passeport. — Il faut votre
» affirmation pour le croire. Je n'ai rien
» vu de si triste. — Tout est relatif,
» dit une voix de femme ; ce qui est sé-
» rieux à Paris peut être fort gai à Co-
» penhague. « — Une autre voix de
» femme » — Il est probable que la mor-
» gue Angloise l'empêche de se livrer. Il
» y a même à croire qu'il n'auroit jamais
» avoué qu'il remplit l'emploi de bouffon
» à la Cour de Danemarck, sans la né-
» cessité de décliner son titre pour avoir
» un passeport. » — Une autre voix de
» femme » — Dites - moi, l'Abbé ; ne
» seroit-il pas possible que ce fût un
» effet du climat ? De deux boutures
» semblables, l'une donne ici du fruit
» de telle saveur, tandis que l'autre
» donne, quelques lieues plus loin, des
» fruits d'une saveur toute différente. La
» nature peut fort bien avoir créé cet
» homme bouffon ; & alors il ne cesse
» pas de l'être quoique le lieu de sa

» naissance en ait fait un homme sé-
» rieux. L'essence des choses ne sauroit
» changer. Il n'y a d'altération que dans
» les modifications. « — Une autre voix
» de femme » — Nous serions peut-être
» plus justes en n'accusant que nous. Il y
» a des fermentations qui ne peuvent
» avoir lieu que par l'addition de certains
» principes aux principes constituans , &
» votre M. Yorik peut n'être resté si sé-
» rieux que parce que nous n'avons pas
» rencontré ce qui peut exciter sa gaieté. »

M. Yorik rentra pénétré d'admiration
pour des femmes si profondément savan-
tes. Mais combien cette admiration aug-
menta lorsque ces Dames vinrent à parler
des cours qu'elles suivoient ! L'une ap-
prenoit la chimie , l'autre l'anatomie ,
une autre. . . . » Ah ! ma chère amie ,
» le joli diamant que vous avez-là ! Eh
» bien ; vous ne croiriez pas que cela se
» volatilise au réverbère à ne pas laisser
» de trace : mais cette bague vous serre
» épouvantablement ! — Oui , un peu.
» — Vous avez le doigt très-enflé ! —
» Ce n'est rien. — Comment rien ! Ah ?

» ma chere ! Si vous aviez assisté à la
» derniere leçon de M. R , vous sauriez
» combien il est dangereux de gêner ainsi
» la circulation du sang. De proche en
» proche , la marche des globules s'em-
» barrasse , & il en résulte une conglo-
» mération qui , nuisant à la liberté du
» sistole & du diastole , peut être le prin-
» cipe éloigné de maladies très-consé-
» quentes. — A propos avez-vous en-
» tendu parler de la comète ? — Oui , ce
» n'est rien. Il n'y a que les gens peu
» instruits qui puissent en avoir peur.
» J'ai vu encore hier chez M. L**** une
» petite machine grande à peu près com-
» me mon tambour à broder , qui expli-
» que les comètes comme si on étoit dans
» le Ciel. Je n'ai rien vu de si joli. J'en
» ai commandé une tout de suite pour
» mettre dans mon boudoir. «

L'heure du spectacle dissipa la docte
assemblée ; & , moi , j'allai passer la soi-
rée au café , comme cela m'arrive sou-
vent. J'y avois fait la connoissance d'un
jeune homme dont l'air triste m'avoit in-
téressé. Comme je suis moi-même assez

taciturne, cette conformité nous avoit rapprochés; la confiance s'étoit insensiblement établie entre nous. Il s'appelloit le Chevalier d'Orbeville, & voici son histoire.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE D'ORBEVILLE.

IL aimoit une jeune veuve aussi vertueuse que belle. Elle n'étoit pas noble : mais , si elle eût gagné un procès qu'elle avoit contre les parens de son mari , elle auroit été prodigieusement riche ; & ce procès paroissoit indubitable. Cependant elle l'avoit perdu. Aussi-tôt le pere du Chevalier avoit exigé qu'il renoncât à elle , & avoit voulu le forcer d'épouser une riche héritiere. On avoit été jusqu'à l'enfermer dans un château de force où il languissoit depuis plusieurs mois sans céder , lorsqu'il avoit reçu cette lettre.

» Monsieur — votre silence m'a
» trompée. J'ai cru qu'ayant fait des ré-
» flexions sur la différence de nos fortu-
» nes , vous n'étiez plus dans l'intention
» d'associer à votre sort une femme sans
» bien. Cette idée m'a déterminée à ac-
» cepter un parti avantageux pour la po-
» sition où je me trouvois. Je ne cherche
» point

» point à m'excuser auprès de vous ; ce
» qu'ensuite j'ai su de votre résistance
» me dit trop combien je suis coupable :
» mais le mal est sans remède ; je suis
» mariée depuis huit jours. »

Presqu'aussitôt qu'il eût reçu cette lettre, le Chevalier avoit eu sa liberté. Le premier usage qu'il en avoit fait avoit été de courir chez une femme qu'il savoit être l'intime amie de son amante. Quel avoit été son étonnement en apprenant que ce mariage étoit une imposture conseillée par l'amour le plus délicat pour l'engager à renoncer à un attachement qui faisoit son malheur ! Le sacrifice avoit été complet ; la retraite de son amante étoit ignorée de tout le monde. Il y avoit près d'un an qu'il travailloit en vain à la découvrir, & sa situation étoit d'autant plus cruelle que la mort de son pere le laissoit, presque depuis ce tems, maître de son sort.

CHAPITRE XII.

CATASTROPHE.

JE fais que les maux d'autrui ne guérissent pas les nôtres : mais toujours est-il vrai que les nôtres nous paroissent moins aigus quand nous savons que nous ne souffrons pas seuls. Cela vient peut-être de la persuasion tacite que nous ne serons plaints autant que nous méritons de l'être que par ceux qui souffrent comme nous. Quelle que soit la cause, l'expérience confirme l'effet, & cette même expérience me conseilla de raconter au Chevalier l'histoire de l'intéressante MARIA *. La fille du Limonadier nous écoutoit. Ses yeux se remplirent de larmes. . . . » Etre ainsi abandonnée ! » dit-elle ; il faut qu'elle ait bien du

* Je ne fais pourquoi le Traducteur du premier Voyage Sentimental, a changé le nom de *Maria* en celui de *Juliette*.

» courage pour consentir à vivre ! « Elle sortit aussi-tôt du comptoir.

» Vous ne savez pas tout le chagrin
» que vous lui avez causé , me dit le
» Chevalier. Elle vient d'apprendre que
» son amant qui étoit prisonnier de guerre
» en Prusse épouse une riche Allemande
» qui a payé sa rançon. . . . Tenez ; voilà
» précisément l'homme qui a découvert
» cette perfidie. « (Cet homme passa tout
de suite dans une chambre voisine où
étoit la jeune personne) — » Il a bien
» autant l'air d'être homme à en com-
» mettre une , dis-je en moi-même. « —
En effet j'ai su par la suite que c'étoit une
imposture : mais elle étoit conduite avec
tant d'adresse ! . . . Le monstre ! . . . Jusqu'à
montrer un billet de mariage qui , paroissant
réellement imprimé en Allemagne ,
ne devoit laisser aucun doute : car ima-
gine-t-on que l'on puisse porter la scélé-
ratesse jusques-là ? La jeune per-
sonne reparut un moment au café. Je lui
trouvai un air ! . . . qui m'effraya. Elle
regardoit tout avec intérêt Ses yeux
se levoient de temps en temps vers le

Ciel... Des larmes venoient fans cesse border ses paupieres, & se séchoient fans être essuyées. Elle me pria de lui raconter encore l'histoire de MARIA. Je la recommençai. . . » Quel courage ! dit-elle, quand je l'eus finie ; quel courage ! «

L'heure à laquelle elle avoit coutume de se retirer arriva. Elle embrassa son pere à plusieurs reprises, & s'évanouit. Je rentrai chez moi, le cœur serré. Les songes les plus affreux vinrent troubler mon sommeil . . . Je traduisois ses expressions, sa scène muette, . . . Hélas ! ma traduction n'étoit que trop vraie. Le lendemain on trouva cette infortunée baignée dans son sang.

CHAPITRE XIII.

MON ENTRÉE EN BOUTIQUE.

JE fus toute la journée d'une tristesse inexprimable. La Fleur, qui savoit que, depuis plusieurs couriers, j'attendois inutilement des lettres-de-change dont cependant j'avois le plus grand besoin, crut que c'étoit la cause de mon chagrin. Il prit une contenance respectueuse que je ne lui avois jamais vue, &, m'abordant en tenant les yeux sur son chapeau qu'il tournoit dans ses doigts, il me balbutia quelques mots dont je compris enfin que l'objet étoit de m'offrir six écus qu'il avoit. . . » Mon ami, lui dis-je en l'em-
» brassant, j'accepterois ton offre si j'é-
» tois sans moyen : mais je fais le métier
» d'Horloger, & ce seroit plutôt pour toi
» que j'aurois de l'inquiétude. — Moi,
» Monsieur ! Est-ce que je ne sais pas
» faire des guêtres ? « Dès le lendemain
il entra chez un Frippier de fauxbourg,

& moi dans une boutique d'Horloger où je crus voir beaucoup d'ouvrage & peu de garçons. Elle étoit tenue par une veuve, qui, après m'avoir beaucoup examiné, me demanda où j'avois travaillé. Sur la réponse que je lui fis que j'étois étranger, & que j'arrivois, » au surplus, me dit-elle, asseyez-vous là, nous verrons bien ce que vous savez faire... » Me voilà donc sur l'escabeau, devant l'établi, & par dessus tout cela lorgné par ma Bourgeoise. C'étoit une grosse commere un peu massive, les couleurs âcres, le sourcil épais & noir, les yeux ardens....

CHAPITRE XIV.

LES GRISETTES.

MONSIEUR, me dit La Fleur, le dimanche matin, si vous voulez passer votre soirée en ouvrier du bon ton, il faut venir à un bal de Grisettes. Il ne s'attendoit pas que je le prendrois au mot; il se trompa, & en vérité je ne me suis pas repenti d'avoir cédé à l'envie qu'il m'a donnée. Je ne résisterai pas davantage à celle de te faire connoître, ma Lisette, cette classe de filles qui sont bien éloignées de mériter l'idée avilissante que bien des gens en prennent.

Les Grisettes sont des ouvrières de tous les genres trop gentilles pour vouloir être peuple, & trop sages pour vouloir sortir à un certain prix de leur sphere. Chacune a son amant, & vient au bal avec lui; ou, si elle n'en a pas, elle vient pour en trouver un. Elles sont là-dessus de la meilleure foi du monde: mais, une fois

leur choix fait , elles s'y tiennent assez ordinairement , ou 'n'en font un autre qu'après avoir rompu avec l'homme qui étoit l'objet du premier , ce qui ne se fait pas si facilement que l'on pourroit le croire. Souvent on ne quitte son ami que long-temps après s'être apperçu qu'il ne convient pas , parce qu'il faut motiver son inconstance auprès de ses compagnes , & elles ont entr'elles un petit code d'amour qui prescrit à un certain degré la constance & la fidélité. Peut-être même leurs principes sur ce point sont-ils les plus sages. Elles ne croient ni aux langueurs , ni à ces persévérances outrées qui ne sont que des martyrs. En revanche , elles ne se permettent ni la prudence , ni les rigueurs. Une d'elles qui désespéreroit un homme seroit regardée par ses compagnes , ou comme une cruelle qui abuse de son pouvoir , ou comme une coquette qui veut un esclave au lieu d'un amant qu'elle paye de retour , & seroit sollicitée de s'expliquer franchement pour que le malheureux ne fut

pas bercé plus long-temps d'une espérance frivole.

Une fois l'arrêt de dégagement prononcé , ne plaignez pas celui qui en a été l'objet. S'il est aimable , il a inspiré trop d'intérêt. Chacune de celles qui sont libres ou prêtes à l'être s'offre à ses vœux , & le petit Sultan n'a qu'à jeter le mouchoir. Au surplus , ce n'est que par son amabilité personnelle qu'on peut espérer de leur plaire. Le rang & la fortune n'y font rien. Elles redoutent l'homme riche & au-dessus d'elles , parce qu'alors elles craindroient que l'on imaginât qu'elles vendent leurs faveurs , & , autant il est dans leur code d'avoir un amant , autant il y est défendu de mettre un prix pécuniaire à ce que rien ne doit payer.

Ce n'est pas qu'elles ne veuillent rien recevoir de leur ami. Il est même d'usage que c'est lui qui paie tout ce que leur travail ne peut pas leur procurer : mais on est là-dessus d'une discrétion étonnante , & le soin avec lequel on ménage la bourse de son ami , est vraiment édifiant. Les jours de pluie décidée , on ne

fort pas pour ménager ses ajustemens , ou l'on s'habille en conséquence. Arrive-t-il que le temps change lorsque l'on est hors de chez soi ? Rien ne paroît si plaisant , & , dans le fond , rien n'est si intéressant que de voir ces charmantes petites calculer lequel sera le moins cher , ou d'une voiture de place , ou des parties de la parure que leurs précautions ne pourront pas garantir.

Toutes n'ont pas des principes aussi stricts : mais le nombre de celles à excepter est petit ; encore ne se permettent-elles de s'en écarter que très-peu. Elles seroient mal vues par les autres.

D'après ce portrait , on peut juger du ton qui règne dans leurs assemblées. On auroit tort d'y supposer une certaine réserve : mais la liberté n'y va jamais jusqu'à blesser la décence , & les propos ne vont point au-delà de l'équivoque que les petites friponnes aiment assez , & qu'elles saisissent avec une sagacité étonnante ; car , en général , elles ont de la finesse , & un jargon tel qu'un homme d'esprit peut jaser avec elles sans ennui , & rem-

porter de leur conversation le regret que l'éducation n'ait pas perfectionné leurs dispositions naturelles.

Leur humeur est ordinairement charmante. La preuve que leur gaieté est franche & naturelle, c'est qu'elle existe sans la ressource de l'épigramme. Je n'ai vu nulle part autant d'indulgence & de discrétion que dans leurs assemblées.

Leur mise est simple & jolie. C'est là que l'on peut voir cette espèce de coquetterie que Rousseau dit être naturelle aux femmes. Elle ne consiste pas dans la quantité de colifichets, qui n'annoncent que la richesse de celle qui les porte & l'adresse des ouvrières qui les ont faits. On n'a là que de petites robes, un peu de gaze & quelques bouts de ruban : mais on en tire le plus grand parti, & l'on produit beaucoup d'effets avec ce peu de moyens. La coëffure est infiniment simple ; mais elle sied tant, qu'en la voyant on n'a pas l'idée d'une plus belle. Le teint & les yeux n'empruntent pas leur vivacité du carmin ; ils ne la doivent qu'au plaisir. En un mot, on

trouve chez ces aimables petites , la nature embellie sans avoir à y redouter les supercheries de l'art..

Il y avoit près d'un mois que je travaillois à l'établi. J'avois cru remarquer que ma Bourgeoise desiroit que je fisse attention à elle. C'étoit toujours quelque épingle qui se détachoit, un soulier trop ferré, une jarretiere qui ne l'étoit pas assez... » Vous avez, me dit-elle un » jour, l'air sage... assidu... Je suis sûre » que vous achanladeriez bien une bou- » tique.... N'êtes-vous pas quelquefois » tenté de vous marier?... « En me faisant cette question, ses yeux étoient fixés sur les miens; & quels yeux ! Mais le *non* que je répondis en changea bientôt l'expression. Elle se mordit les levres, me recommanda une montre dont on étoit très-pressé.... Le samedi, en me payant, elle me dit qu'il n'y avoit plus assez d'ouvrage.... Je crois cependant que j'en laissois beaucoup à faire.

Au surplus, le courier suivant m'apporta des lettres de change.

CHAPITRE XV.

LE PORTE-FEUILLE.

A propos de lettres , voyons ce que contient le Porte-feuille que j'ai trouvé il y a quinze jours. J'avois attendu longtemps à la place où il étoit pour voir si quelqu'un seroit venu le chercher. Voyant que personne n'avoit paru , je l'avois fait annoncer dans les Petites Affiches. Il n'a pas été réclamé. Voyons ce qu'il renferme. Pent-être y trouverai-je quelque indication. J'y trouvai le portrait d'un jeune homme , un anneau de cheveux , un petit bouquet de pensées & d'immortelles , & les lettres suivantes.

Quelle est donc cette idée de vouloir boudier ? Est-ce pour me dédommager de l'ennui de ma journée ? C'est bien prendre son temps , ma foi ; & si j'allois

E

bouder aussi !... Figure-toi donc un peu ce que nous semblerions l'un & l'autre , chacun dans un coin , ne nous regardant qu'à la dérobée , ne nous parlant que par monosyllabes , enfin , nous piquant d'être mauffades à qui mieux mienx.... sûrement tu n'étois pas de bonne - foi avec toi-même quand tu as formé un pareil projet.

Ecoute , je reviendrai le plus de bonne heure que je pourrai , & , si tu veux , je ferai semblant d'être coupable , bien coupable , tu gronderas fort , bien fort ; & nous nous racommoderons vite , bien vite. Là , tu vois bien , on fait de moi ce que l'on veut : mais tu fais bien aussi que l'on ne bat pas les gens à terre. Au surplus , fais ce que tu voudras ; je suis bien bon de te craindre. Ne suis-je pas un second toi ? Me chagriner , ce seroit te chagriner toi-même. Vois à présent si tu oseras persister.

Adieu boudense , ton toi , qui t'aime encore mieux que tu ne t'aime toi-même , t'envoie le baiser de paix.

QUE je suis heureux ! Je t'ai vue , ma chere amie ; j'ai pu serrer ta main , y imprimer deux baisers... Tu es toujours bien belle ! Mais ton étonnement ajoutoit encore à tes charmes. Le plaisir & la crainte , la tendresse & la surprise se peignoient à la fois sur ton visage. Tu ne m'as presque rien dit ; on parle peu dans de pareils momens ; mais des mots entrecoupés ; mais un serrement de mains sont si expresifs ! Mais tes yeux veloutés se sont fixés sur moi avec tant d'expression !
.

Si tu savois tous les vilains calculs que je fais ! si tu savois comme ma petite folle de tête se tourmente pour trouver dans l'avenir des sujets de peine ! Tu me plaindrais sûrement , ma douce amie.

Quand j'ai entendu tonner , je me suis dit tout de suite : Je parie que , pour

me faire enrager , l'enfer va envoyer un bon orage. Ma belle amie aura peur. L'Argus se gardera bien de la quitter ; & je ne la verrai pas.... Voilà déjà des voisines chez elle pour la rassurer... Les fâcheuses femelles ! Croient-elles que tu resterois isolée , abandonnée à tes frayeurs ? Ah ! qu'elles te laissent ; qu'elles te laissent. Ton amant ira te tendre les bras , & tu seras plus rassurée avec lui qu'avec dix mille indifférens.

Enfin le tonnerre a cessé. Le temps s'est un peu remis. Un rayon d'espoir commençoit à luire pour moi. Je me mets à la fenêtre de la petite pour attendre le signal. Ne voilà-t-il pas que l'on demande des livres. On va les feuilleter , les parcourir. Le titre de chacun , une phrase , un mot ; tout fournira matière à des dissertations éternelles... On bavardera ainsi jusqu'à la nuit , & les maudits livres en seront la cause. Madame Berville , vous pouvez être fort aimable ; mais vous m'impatientez. Vos visites sont des séjours. Ayez donc assez de pénétration pour deviner..... Oui. de.

viner ? Les gens indifférens devinent-ils jamais ? Et quand cela leur arrive , est-ce pour servir ceux dont ils ont découvert le secret ?..... Allons , allons , il vaut encore mieux qu'ils soient fâcheux sans le savoir , que dangereux avec connoissance de cause.

Voilà l'autre qui fait la lecture de suite. Vous allez voir que , pour me faire donner au diable , il aura une poitrine de fer , un organe charmant , qu'il ne ne se fatiguera pas , & qu'il lira si bien qu'on ne se lassera pas de l'entendre..... Allons , encore un coup de tonnerre. Voisines , rumeurs , élémens , tout est déchaîné contre moi. Je regarde le Ciel , je regarde ta fenêtre , & je trouve partout de quoi me désespérer.

Il continue de tonner. Comme tu vas souffrir , ma chere amie ! Et ce ne sera pas dans les bras de ton amant que tes frayeurs se calmeront ! Comme il te ferreroit contre son sein ! Comme ses paroles seroient douces ! consolantes !..... Mais voilà l'orage bien décidé. Quels éclairs ! Quels coups de tonnerre !....

Il me semble te voir... ô ma chère amie !
Pourquoi suis-je loin de toi ?

J'AI moins de plaisir, dis-tu, à lire tes lettres que tu n'en as à lire les miennes. Cependant, à présent même, je tiens celle que tu m'as écrite hier. Je viens de lui donner mille baisers. Hier je l'ai lue vingt fois, je la relirai vingt fois encore, & tout cela, parce qu'elle ne me fait que peu de plaisir. La belle occasion pour chicaner !... Non, chicaner n'est pas le terme ; c'est prêcher que tu dis pour présenter d'une manière plus excusable les petites disputes que tu te plais à me chercher. Eh ! bien, jolie prêcheuse, conviens que le plus juste de nous deux, ce n'est pas toi.

Et puis, que signifient ces craintes, que je ne devienne infidèle par pitié pour les femmes que mes charmes séduisent.... Eh ! bon Dieu ! je me perds dans tout ce papillotage. Est-il possible que tu sois

aveuglée sur mon compte au point de craindre que je n'inspire de l'amour? ... Si tu le penses de bonne-foi, c'est une preuve que tu ne me connois pas, & que ce n'est pas moi tel que je suis que tu aimes, mais un être fantastique, & imaginaire qui ne me ressemble nullement.... Un moment viendra où le fantôme se dissipera, & alors l'indifférence pour la réalité, succédera à l'amour pour la chimère. Je t'en prie, connois mes défauts. Vois-les avec indulgence; mais vois-les. Me croire tant de perfections, c'est faire dépendre ma félicité de l'erreur. Encore une fois... Mais la petite me presse... Adieu, tu ne pourras sans doute lire cette lettre qu'à ton coucher. Eh! bien tant mieux. Joins-y un million de baisers, & compte sur de jolis rêves.

LE ton jaloux, ma belle Dame, ne vous va pas plus que le ton querelleur & le ton querelleur ne vous va nullement. Votre jolie physionomie porte trop

l'empreinte de la douceur pour pouvoir se prêter à l'air fâché. Retenez bien cela, entends-tu petite grondeuse, & laisse en paix un aîné qui, pour peu qu'il eût eu de méchanceté..... Conviens que je l'avois belle ce matin pour adopter le système du Chevalier, & que je pouvois bien profiter de la jalousie que tu me laissois voir pour me renchérir & te tenir en échec : mais je n'aime pas le manège, je n'aurois jamais le courage de te laisser des alarmes, & je ne veux devoir qu'à mon amour la continuation du tien. Un attachement qui ne seroit soutenu que par des tracasseries ne seroit qu'artificiel, & n'est pas fait pour flatter un cœur délicat. Tes alarmes m'ont bien flatté sans doute ; mon amour-propre auroit bien gagné à les prolonger : mais tu aurois souffert, j'en aurois été la cause..... Non, je ne veux point de tels raffinemens. Ce n'est qu'en aimant bien que je veux obtenir d'être toujours aimé.

FORT bien, petite rusée, **fort** bien

Ta main n'ose pas écarter ce vilain rideau qui empêche ton ami de te voir. Un pied furtivement allongé sous la toilette tranche la difficulté.... Tu diras encore que je suis trop prévenu. Dis ce que tu voudras ; il n'en est pas moins vrai que tu as fait cette petite malice là le plus joliment du monde. Je ne fais en vérité comment tu fais pour prêter des charmes à tes moindres actions.

Te vois-je de loin, & près de ton argus dont l'œil attentif te force à la circonspection ? Ton air sérieux est imposant comme celui d'une Divinité. Sommes-nous ensemble ? Es-tu plus libre ? Tu es alors agacante comme une coquette, folâtre comme les Graces, & tendre au-delà de toute expression. Ceux qui te voient sans te connoître te trouvent belle, & t'admirent : ceux qui te connoissent te trouvent belle, & te chérissent : ton amant te trouve belle, & t'adore. O mon amie ! O Beauté de tous les goûts, de tous les instans, il n'appartient qu'à toi de captiver ainsi tous les suffrages.

DEMAIN, m'as-tu dis.... Oh ! le charmant jour que ce demain !... Mais il y a encore une nuit, une portion de matinée. Allons donc, maudites aiguilles d'horloges ; vous marchez d'une lenteur ! d'une lenteur !... Ah ! s'il dépendoit de moi, comme vous marqueriez bientôt dix heures du matin !... Bon ! Et que cela feroit-il s'il étoit nuit ? Ce seroit du soleil qu'il faudroit hâter la course.... Comme j'enrage d'être obligé d'attendre qu'il ait fait sa tournée sous notre hémisphère pour éclairer ces imbécilles d'antipodes ! Je m'embarrasse bien, moi, de tous ces peuples là. L'univers est tout où est ma maitresse. Bien en prend à la nature qu'elle ne dépende pas de moi. Comme je la bouleverserois ! Ah ! je t'affure qu'elle seroit toute employée à servir mon amour.

Adieu. Toujours fou, toujours bizarre ; mais toujours amoureux comme un diable.

TU es terrible , accablante , cruelle même dans tes accès de jalousie ; mais tu es charmante , adorable , mille fois adorable quand tu reviens à toi-même. Rien au monde n'est aussi intéressant que toi quand tu conviens d'un tort. Tes yeux alors sont baissés ; & ne laissent échapper que quelques regards furtifs ; un sourire timide vient animer ta jolie bouche ; ton teint se colore , ton sein palpite , ta main vient chercher lentement la mienne ; enfin toute ta personne peint l'amour ; l'embarras , le regret d'avoir causé du chagrin à ton ami. Oh ! baise-le mille fois , ce bon ami ; & sois sûre qu'il est bien loin de t'en vouloir.

Je viens de relire cette lettre qui t'a si fort affectée ; comme je suis juste , moi , je conviendrai de bonne foi que je viens d'y trouver des expressions qui ne sont pas faites pour une parente : mais l'habitude que j'ai de peindre , ou au moins d'essayer de peindre le sentiment que tu m'inspires m'a familiarisé avec les expres-

sions vives. Elles ont coulé de ma plume, presque sans ma participation. Aussi les ai-je traitées comme marchandises de contrebande, & refais-je une autre lettre où j'en serai plus économe. Nous avons déjà si peu d'expressions pour nous qu'il ne faut pas les prodiguer à la simple amitié.

Adieu, petite ombrageuse. La paix & mille millions de baisers.

VOILA un bouquet dont je pouvois bien me dispenser de donner l'idée; il fera tourner les trois pauvres têtes du Conseil féminin.

» si je disois que c'est Madame Bervil-
» le? — Mais il n'est pas naturel qu'elle
» donne un bouquet aussi cher. — Si je
» disois?... — Non, ce moyen là ne
» vaut pas mieux. — Mais je pense.... —
» Non attendez... — C'est qu'il faudroit...
» — Oh! pour le coup, voilà.... »

Eh! non, vous dis-je, non; tout cela ne vaut rien. Il n'y a que le moyen que j'ai donné, ou bien, il faut y renoncer.

Y renoncer ? Cela est difficile. Un bouquet sied si bien à la beauté ! Il fait tant de plaisir quand il vient de son ami ! Raison excellente : mais il vaut mieux faire un sacrifice qu'une imprudence.

Au surplus, Mesdames les délibérantes, quand votre irrésolution sera fixée, quand toutes les idées qui bouleversent vos pauvres petites têtes se seront éclaircies assez pour vous permettre de prendre un parti, alors la belle Présidente de votre tribunal n'a qu'à faire savoir ses ordres à son très-humble esclave par le ministère de son huissier en cornette, ils seront exécutés selon leur forme & ren-
neur.

PARCE que j'ai été grondé, querellé, boudé, sans rime ni raison, vous croyez que je vais à mon tour gronder, quereller, boudier.... Point du tout, Madame, point du tout. Il est plus noble d'oublier.... Eh ! bien, eh ! bien, qu'est-ce que ce ton là ? ... Envoies vite le faiseur de remontrances, .. Allons, paix ; il te

demande pardon ; & tu le lui accordes.
n'est-ce pas ?

QU'ELLE est charmante ! Qu'elle est tendre , ma douce amie , la lettre que tu m'as écrite ! Voilà la dixième fois que je la relis. Bon , la dixième fois ? la vingtième , la millième peut-être. . . . Si tu me voyois quand je reçois tes lettres ; je les ouvre avec une précipitation ! . . . Tu les croirois déchirées en mille pièces. Je commence par les lire bien vite , je les dévore ; ensuite je les lis bien doucement , je les savoure ; je pese chaque expression ; je reviens sur celles qui m'ont le plus flatté ; puis , je recommence tout ; puis je m'interromps pour baiser le papier qui a servi d'interprète à ton amour. Je le presse contre mon cœur. . . Je me remets à lire. Je m'interromps encore pour baiser encore l'heureux papier. Je cache la lettre dans mon sein. Je me fais accroire que je vais l'oublier : mais bientôt je la reprends ; nouvelle lecture , nouveau

baisers. Enfin il faut la serrer. J'ouvre mon secrétaire ; je vais pour la mettre avec les autres : mais , non ; . . . plus qu'une fois , plus que deux Tu ris sûrement ; tu me traites de fou. A la bonne heure. Avec plus de raison , je craindrois d'avoir moins d'amour.

LA voisine est donc dans la confidence ? J'ai tout vu hier , quand tu étois à ta toilette. Cet œil qui me guettoit par un coin du rideau , qui ne se dérangeoit pas , quoiqu'elle fût là ; cette complaisance de sa part de venir , par intervalles , faire le guet , pour que tu fisses tes mines avec plus de sécurité Je ne me trompe pas , n'est-ce pas ? Elle est dans ta confidence ? . . . Eh ! bien , tant mieux , tu t'entretiendras plus souvent de moi. Je voudrois bien aussi . . . Mais non , un confident est toujours si loin de partager notre façon de voir ! J'aime mieux ne m'entretenir de toi qu'avec moi-même. Que me diroit un autre ? Les indiffé-

rens ont des expressions si glacées !... Ils ne servent qu'à arrêter les idées, qu'à contraindre... Non, je n'en veux pas. C'est décidé, bien décidé. Que celui que sa destinée m'auroit fait choisir s'en félicite ; je l'aurois bien souvent impatienté. Hier, par exemple, je l'aurois mis hors des gonds. J'étois d'un ennui !... Ennui, le terme est modéré. Si je te disois que j'ai... Eh ! bien oui, j'ai pleuré de dépit ; mais j'ai l'espérance de tout oublier aujourd'hui ; car j'ai celle de te voir, de baiser tes beaux yeux, ta belle bouche, & de te répéter les expressions de mon amour.

JE t'assure, ma belle amie, que si j'avois quelqu'empire sur les modes, je proscrirois tout de suite celle que nos femmes suivent actuellement. Les Françaises, toutes les Européennes ont une manière de s'habiller qui a un défaut essentiel selon moi : c'est d'aller sans voile, & de laisser découverts, ou de

ne couvrir qu'avec une gaze inutile ; leurs appas peut-être les plus séducteurs. La coquetterie y gagne ; mais le sentiment y perd. On multiplie ses adorateurs ; mais on diminue le bonheur de son amant. On est belle pour tous les hommes , & l'on ne devoit l'être que pour un seul ; car il n'y a que la vanité qui puisse se plaire aux hommages de l'indifférence.

J'adopterois l'habillement de quelques Peuples de l'Asie. Il semble imaginé par l'amour & par la délicatesse. Un voile épais qui descend fort bas ; trois ou quatre robes ouvertes par devant , ainsi que la chemise qui est faite comme nos peignoirs , & le tout attaché par une ceinture qui fait croiser toutes ces robes les unes sur les autres , de manière que l'indifférent ne peut rien appercevoir , absolument rien , & que l'amour n'a besoin que d'un coup de baguette pour jouir de tous les appas de la beauté. — Le voile , la ceinture disparaissent en un clin d'œil , les robes s'ouvrent ; & l'amant possède tout , & ce tout lui

est d'autant plus précieux, que l'œil des profanes ne s'est jamais arrêté sur rien.

DAIGNE me pardonner, ma chère Eugénie, mon emportement de tantôt. Tu fais bien que toujours je souffre sans me plaindre. Pourquoi cet original sembloit-il se faire un jeu?... Que veux-tu, ma tendre amie, on ne se forme pas. Je sais que mon caractère forme le contraste du tien, qui est la réunion de toutes les vertus douces & aimables: mais, quand je serois maître d'en changer, je ne sais si j'en prendrois un autre. Le mien semble être fait pour sentir dans toutes leur force les ardeurs, l'ivresse, les feux dévorans de l'amour... D'ailleurs as-tu le droit de te plaindre de ma pétulance, quand tu peux la calmer d'un mot, d'un geste, d'un coup d'œil? Tu en as eu deux fois la preuve aujourd'hui. Accablé, anéanti par le chagrin, les yeux à chaque instant pleins de larmes, forcé de fuir pour ne pas me trahir par les marques

de ma douleur, un regard, un serrement de main, un rien a suffi pour ramener le calme... O mon amie ! ma divine amie ! commande, desire, parois seulement desirer ; la gloire de ton amant fera toujours de t'obéir.

QUAND tu me vois, Zélis, te peindre mon amour ;

Te le prouver par mes tendres caresses ;
Reffentir du plaisir, les plus vives détresses ;
Brûler, frissonner tour-à-tour ;
Te serrer dans mes bras, t'arroser de mes larmes ;
Donner mille baisers à chacun de tes charmes ;
Vouloir en même temps toucher tous tes appas ;
Etre jaloux de ceux dont je ne jouis pas ;
Abandonner, dans mon fougueux délire,
Ceux que je possédois pour ceux que je desire ;
Quitter encore ceux-là pour ceux que j'ai quittés ;
Posséder tout, & vouloir d'avantage ;
Enfin, anéanti par tant de voluptés,
Ne plus trouver d'autre langage,
Pour t'exprimer tout l'excès de mes feux ;

Que des soupirs tumultueux ;
Alors tu crois , Zélis , lire au fond de mon ame ;
Tu crois y découvrir tout l'amour qui m'enflâme.
Eh ! bien , détrompe-toi. Ces desirs , ces baisers
Ces transports , ces soupirs , ces pleurs , ne sont
encore ,

Du feu qui me dévore ,
Que des indices bien légers.

Tu as l'air de si bonne foi , ma tendre amie , quand tu m'exposes tes craintes , que je suis quelquefois tenté de les croire fondées : mais , comme je n'aperçois rien dans la conduite des autres femmes de ce que tu prétends y voir , je ne peux me résoudre aussi à croire que tu ne te trompes pas. Dans cette incertitude , je fais tout ce que je peux pour me juger sans prévention , & j'emploie , pour y parvenir , tous les moyens qui me viennent dans l'idée. Tu aurois ri de me voir tout-à-l'heure , devant une glace m'examinant avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Je m'étois séparé en deux Moi. L'un étoit le Moi contemplateur, l'autre étoit le Moi contemplé. Le rôle de ce dernier étoit un peu automate. Le rôle de l'autre étoit celui d'un juge sévère, disposé à ne faire grâce de rien.

» Marchez, disoit le Moi contempla-
» teur, tournez-vous à droite, à gau-
» che ». Le Moi contemplé marchoit,
se tournoit.

» Voilà une taille fort mesquine. —

» Oui; mais elle est mignonne. —

» Il vaudroit mieux qu'elle ne le fût
» pas? Etant si courte, ce seroit une
» masse ».

De la taille on a passé à la figure.
Le méchant Moi contemplateur, a tout
critiqué.

» Mais les yeux? La belle amie les
» trouve vifs ».

» Oui, parce que, quand elle les voit,
» elle les anime. Cette vivacité là est
» un éclat d'emprunt ».

Le Moi contemplateur, n'a pas été
plus satisfait quand il a été question de
l'esprit. Enfin le Moi contemplé, poussé,

dans ses derniers retranchemens , a mis en avant sa tendresse. Pour ce mérite là, il étoit impossible de le lui disputer. Cet avantage balançoit tout , & , malgré l'amour-propre de l'un & la sévérité de l'autre , les deux Moi se sont réunis ; & les voilà tout aussi bon amis qu'auparavant , ne formant plus qu'un seul Moi qui t'aime , qui te chérit , qui t'adore tous les jours davantage , & qui jure de n'aimer , de ne chérir , de n'adorer jamais que toi.

OH ! pour le coup , je ne veux plus avoir de querelle avec elle. J'ai trop de peine à avoir la paix avec moi. Il faut , pendant toute une journée , que je m'accuse , que je me fasse des reproches , que je me gronde.... Plus de cela , s'il vous plaît , entendez vous , Monsieur ? Il vaut cent fois mieux vivre en paix , aimer votre petite amie sans la tourmenter..... Ainsi , amour & silence.

QUAND on a pris sa part d'avance , on ne devroit plus rien avoir ; cela paroît assez juste , & , à ce compte là , tu ne devrois pas avoir de lettre ce soir : mais cette manière de compter n'a lieu que quand on puise dans une source qui peut se rarir.... Bon Dieu ! Ne semble-t-il pas à m'entendre que j'aie un million de choses à te dire , tandis que je n'ai qu'à te répéter que je t'aime ! ... Oui ; mais j'ai tant de plaisir à te le répéter ! Tu as tant de plaisir à l'entendre ! Et puis les mêmes objets se peignent de tant de couleurs différentes selon la situation de notre ame ! Hier tout me paroïssoit noir. Aujourd'hui je t'ai vue ; tout est couleur de rose , tout me paroît charmant... Tiens , jusqu'à cette lettre qui n'a pas le sens commun. Que m'importe ? Tu as un fonds d'indulgence inépuisable. J'en profite , & je dis tout , oui , tout ce qui me vient dans l'idée. Le bavard ! Finira-t-il donc ? ... Finir ? ... Oh , que non... Mais c'est abuser... au moins de

la patience de ta petite messagère , qui ne cesse de me répéter qu'elle est pressée... Adieu donc.

PIF , paf. — Brrrrr — Patapan... Quel bruit elles font mes chères voisines ! Comme elles s'en donnent ! Ce n'est pas leur faute si j'en suis incommodé. Elles m'ont assez prié de leur bal : mais néant au bas de la requête. Elles se passeront de moi , s'il leur plaît. Vraiment oui , Mesdames , on vous en donnera de petits singes pour vous amuser par leurs gentilles gambades , de petits perroquets au babil éternel... Oh ! qué non. Gentilleffe , babil , gambades , tout est pour certaine amie gourmande à l'excès , jalouse de son bien comme un petit démon , & toute prête à me boudier une heure si... Riez bien de cette bouderie d'une heure , que je regarde comme une grande punition. Cela ne vous paroît rien , à vous autres gens indifférens ; mais c'est beaucoup pour moi. Ainsi ,
Mesdames,

Mesdames, vous pouvez prendre votre parti, vous n'aurez pas le danseur d'Allemandes, de Cosaques, de.... Courage, mon amour-propre. Vous en donnez-vous assez? Peste, à vous croire, il semble que je sois un être bien essentiel... Après tout, j'ai tort de vous gronder. C'est à ma trop indulgente amie que je dois m'en prendre. O ma modestie! Ma modestie! Vous avez-là une dangereuse ennemie.

Tu craindras encore ta cousine, n'est-ce pas? Tu seras encore jalouse d'elle?... Ingrate! Méconnoître à ce point tout ce qu'elle fait pour nous! Ne pas lui savoir plus de gré du silence qu'elle impose à son amour-propre, pour ne s'occuper que de notre amour! C'est une injustice criante qu'il faut expier tout de suite. Allons, la très-honorée Dame & maîtresse de mon cœur, Sitôt la présente reçue, appelez cette bonne parente, cette prétendue rivale; dites-lui d'un ton bien affectueux que vous avez

G

charge & commission de votre cher & féal pour la remercier de tous ses bons offices , & la prier de nous les continuer. Ensuite de quoi lui prendrez les deux mains , & lui donnerez l'accolade bien amicalement. Si vous ne tenez compte de la prière que je vous fais ici , je le saurai , & lui donnerai dix baisers au lieu de celui que vous lui auriez donné pour moi. Or , voyez si mieux ne vaut faire la commission vous-même.

DEPUIS que je ne vous vois , ni ne vous écris , ma très-chère amie , je comptois à chaque instant sur une querelle de votre part : mais il me paroît que , si j'attends que vous me reprochiez mon silence pour le rompre , je le garderai éternellement. Je suis , je vous assure , très-sensible à tant de douceur ; & je vous en fais tout plein de remerciemens. En vérité , rien n'est si commode que d'avoir une telle amie. Si on lui rend des soins , elle les reçoit. Si on la

néglige.... Oh ! il n'y a ni reproches à craindre , ni pardon à demander. La tranquille personne est si indulgente ! Si peu sensible à l'oubli de son amant !.... Fi ! méchante. On n'aime pas comme cela. Tant de bonté porte trop la livrée de l'indifférence. Il ne suffit pas de savoir accueillir , caresser son ami ; il faut encore savoir le gronder. On ne doit pas même se donner la peine d'approfondir si ses torts sont réels ; il suffit qu'ils soient apparens. On l'écoute ensuite , & , s'il se justifie... Eh ! bien , s'il se justifie , le pis-aller est un racommodement , & je m'attends bien... Car , tout en badinant , cette lettre est une querelle très-sérieuse. C'est à toi de préparer la justification , & de hâter le moment de nous racommoder. Sois sûre que , jusques-là , je te garderai rigueur , & que mon dépit n'expirera que quand je te verrai.

SUR quel ton de gaité tu as monté tout le monde ! En rentrant chez moi ,

j'ai , en vérité , cru entrer au *fabat*. L'un jouoit de la flûte ; l'autre chantoit ; la petite dansoit & chantoit à la fois.

» Si tu savois !... Nous avons ri !...
» Nous avons joué la comédie... J'ai
» dansé... Et puis... avec elle , avec sa
» cousine... Nous avons... Ecoute donc...
» Nous étions d'une folie ! Il n'y avoit
» que lui... Il faisoit la mine , & nous n'en
» étions que plus folles »,

Voilà le récit bien suivi qu'il m'a fallu écouter en rentrant ; & tout cela étoit entrelacé d'embrassades , de frédons , de pas d'allemandes , de danses villageoises... Ce n'est pas tout. Il a fallu devenir acteur , & je me suis trouvé au bal. Danses provençales , allemandes , cosaques , menuets , contredanses , on ne m'a fait grace de rien.

A présent que je t'écris , on m'étourdit au point que ma lettre n'aura pas le sens commun. Le Chevalier chante un air ; la petite un autre.... En vérité , il n'y a que toi pour faire tourner la tête aux gens. Pour moi , il y a long-temps que ma raison est dans la lune : mais je ne

la regrette pas. Je suis trop heureux par
la folie qui la remplace.

COUPLETS.

Pourquoi douter de ma vive tendresse ?
Ce doute affreux afflige ton amant ;
Et pour toi-même , ô ma belle maîtresse !
Pour toi , Zélis , il doit être un tourment.

Il se pourroit que tu fusses volage ;
Mais cette crainte est bien loin de mon cœur ;
A ma Zélis elle feroit outrage ,
Et dans ses bras je ne crois qu'au bonheur.

VRAIMENT oui , Madame , on vous
en donnera des pompons , des plumes ,
& d'autres colifichets. Il vous sied bien ,
en vérité , de vouloir vous élever jus-

* Ces couplets peuvent aller sur l'air : *Triste
Raison* , ou sur celui des deux Jumeaux de
Bergame ; *Daigne Ecouter* , &c. (*Noté de
l'Alceste* .)

qu'au ton de la plus petite bourgeoise. Oh ! l'on y mettra bon ordre. Allons, Madame, dès demain une cornette, un corset de burat & des souliers noirs. Par-dessus tout cela, des promenades tête-à-tête avec votre sage tuteur, dont la prudente & solide conversation vous fortifiera dans les principes d'une économie sans bornes. Voilà le seul moyen de thésauriser, & thésauriser est le seul moyen d'être heureux. Soyez-en sûre. Dix écus enfermés dans une cassette à triple serrure, font cent fois plus de plaisir que dix pistoles employées à contenter les goûts. L'argent dépensé, les emplettes usées, que reste-t-il ? Mais de l'argent ! De l'argent auquel on ne fait jamais brèche ! Quelle jouissance ! Quel bonheur ! On le compte, on le re-compte....

Mais qu'est-ce que cette petite fille ayant sous le bras ?... Ahi ! Ahi ! C'est un carton, je parie... Précisément, c'est une marchande de modes. Au diable les principes d'économie, l'argent & le bonheur. Un pouf a fait ouvrir les trois

Serrures de l'adorable cassette, & voilà le trésor... avec les projets.

Il faut en convenir. Ton cher tuteur convertit bien son monde.

BON jour, joli Caméléon, charmant Protée, qui fait prendre toutes les formes imaginables, & qui emprunte de toutes de nouveaux moyens de plaire. Je t'ai vue, ce matin, en bonnet de nuit. Le bandeau qui te couvroit la moitié du front te faisoit ressembler à ces Prêtresses qui inspiroient aux mortels, autant de respect que les Divinités mêmes qu'elles servoient. Si ton bandeau fût descendu jusques sur tes yeux, il t'auroit fait ressembler tout-à-fait à l'amour.

Quelques momens après, je t'ai vue habillée. Ce collet-monté, qui déborde ses épaules, & dont la blancheur le cède à celle de ton sein, faisoit revivre en toi l'image de cette fameuse Gabrielle dont la beauté captiva le cœur du grand Henri. C'est à-peu-près dans le même

habillement qu'elle est représentée : mais elle n'étoit pas plus belle que toi , & ne savoit pas si bien aimer. Son amant avoit plus de mérite que le tien , plus de moyens de faire le bonheur de sa maîtresse , puisqu'il étoit Roi : mais il fut inconstant , & je ne le serai pas.

A présent je ne te vois plus : mais j'entends les accens de ta voix enchanteuse , & te voilà transformée en Sirène. Je crois que , si tu te déguisois en loup garou , tes charmes perceroient encore au travers de la peau hideuse dont tu serois couverte , & que tu n'aurois pas le pouvoir de faire peur même aux petits enfans.

A propos de loup garou , comment trouves-tu la conduite de ton tuteur à mon égard ? Il est venu chez moi , il s'est chargé de te présenter mes hommages. Il ne l'aura pas fait : mais s'en être chargé ! Etre venu chez moi !... Oh ! je t'assure qu'un degré de jalousie de moins , nous serions les meilleurs amis du monde.

Adieu , charmante amie ; quand je te verrai ce soir , tu n'auras plus , ni le

bandeau des Vestales, ni celui de l'Amour; je ne te laisserai pas ce collet qui te fait ressembler à Gabrielle; ce ne sera plus par des chansons que ta voix de Sirène ira jusqu'à mon cœur: mais je serai à tes pieds, dans tes bras.... & je ne verrai plus qu'une divinité.

L'inventaire du porte-feuille m'avoit conduit jusqu'à l'heure d'aller au bal de M..... pour lequel on m'avoit donné un billet. Je savois bien que je ne m'y amuserois pas: mais un mouvement de curiosité m'avoit fait desirer de le voir.

CHAPITRE XVI.

FÊTE.

M..... est un de ces hommes nés de peres dans la haute Finance, & qui, munis d'une charge à la Cour, d'un Marquisat ou d'un Comté, se trouvent tout de suite portés parmi la haute Noblesse dont ils n'obtiennent un peu d'accueil qu'en prêtant de l'argent & donnant des fêtes. Ce sont des espèces d'amphibies tenant des deux classes, mais jalouxés de l'une qui les voit avec peine s'élever au-dessus d'elle, & point considérés de l'autre qui ne croit pas que rien puisse suppléer aux ayeux. Trop grands aux yeux des petits, & trop petits aux yeux des Grands, ils ne peuvent presque jamais obtenir la bienveillance ni des uns, ni des autres, & les qualités les plus rares leur suffisent à peine pour expier le ton de leur élévation.

Lorsque j'arrivai, la cour étoit pleine

de voitures , les avenues même étoient embarrassées. Je quittai mon modeste fiacre à quelques pas , & j'eus l'air au moins d'être descendu d'un remise.

Les antichambres regorgeoient de laquais bariolés de toutes les manieres possibles , jansans , ou ronflans sur les banquettes , ou pestans avec raison contre les plaisirs de leurs maîtres. Je passai entre deux haies de ces effrontés *I anodors* dont les regards étoient bien faits pour déconcerter un étranger. Enfin je pénétrai dans les salles d'assemblée.

Je me crus , un instant , transporté parmi des Fées & des Génies. Je vis bientôt que c'étoit la richesse des habits & l'élégance des parures qui avoient surpris mon hommage. Les femmes sur-tout m'étonnèrent à l'examen. Presque toutes celles que je vis là étoient des poupées qui dénuées de ce qu'elles devoient à leur *camériste* & à leur marchande de modes , ne présentoient plus que des squelettes fanés par les jouissances. Aussi reconnus-je presque par-tout l'effet de ces ceintures merveilleuses , qui secondent si bien l'in-

tention

Au lieu de la fraîcheur, & de ces graces naïves qui l'accompagnent presque toujours, ces Dames avoient un ton décidé, une tournure irritante, & un regard qui, sans être vraiment animé, en avoit cependant l'air, grace à sa hardiesse & au rouge tranchant dont les joues étoient couvertes.

Comme j'arrivai, on entroit dans la salle du festin. Le luxe & la gourmandise avoient fait avec succès les plus grands efforts pour en ordonner les apprêts. Tous les mets étoient d'une délicatesse exquise; la décoration étoit superbe. les plateaux offroient les allégories les plus ingénieuses exécutées avec une adresse étonnante. L'histoire naturelle, la mécanique, l'hydrostatique, la peinture, la sculpture, tous les arts avoient été mis à contribution. Le coup-d'œil fut complet quand les femmes, en se plaçant, y eurent ajouté l'éclat de leurs parures, & le jeu de leurs

leurs diamans. Si elles avoient eu, par dessus tout cela des minois de grisettes, ç'auroit été l'Olympe, &..... pardonne, ma chere Lisette; mais il n'y auroit pas eu moyen d'y tenir.

Les hommes se tinrent debout pour servir les Dames. Cette idée est jolie. Elle offre mille ressources à la galanterie, & donne du mouvement à une Fête. Cependant on s'appercevoit tout de suite qu'il manquoit une certaine convive que les Grands ont toujours soin d'inviter avec les plus vives instances, mais qui ne se rend jamais à leurs sollicitations; c'est la gaieté. Cette bonne Déesse ne va pas où il y a tant à admirer. D'ailleurs elle aime l'incognito, & ne veut pas qu'on l'annonce.

Le repas fut bruyant. Les fades madrigaux & les mordantes épigrammes firent les frais de la conversation. Ici, on jouoit l'abandon, là, l'étourderie. Partout, les femmes que le hasard avoit placées l'une auprès de l'autre se disoient les choses les plus affectueuses; & partout, il suffisoit d'un intervalle de trois

ou quatre places pour se déchirer à belles dents. Par-dessus tout brochoit le Maître de la maison, qui de toutes parts recevoit sur le goût de son Maître-d'Hôtel des complimens qu'il s'approprioit.

A l'instant où l'on alloit sortir de table, le fond de la salle s'ouvrit, & laissa voir un théâtre sur lequel les acteurs des Boulevards jouèrent deux de leurs pièces. On les voit chez eux pour trente sous par personne. On y a de plus cette affluence de gens de toutes sortes d'états qui forment un second spectacle, & parmi lesquels le rire facile de quelques-uns excite celui des autres, de ceux mêmes qui, sans cela, hausseroient les épaules aux platitudes qu'on y débite : mais ce n'est pas pour s'amuser que l'on les fait venir chez soi : c'est pour qu'ils y soient venus.

On retourna danser. L'orchestre étoit brillant; les pas & les figures étoient exécutés avec grace & précision; & tout cela manquoit de son principal caractère. Je l'ai dit, la gaieté n'étoit pas de la Fête.

Aussi tout cela ne m'inspira-t-il qu'une froide admiration. O ma Lisette ! je me

Sentimental.

89

rappelai ta simplicité touchante, & je
retrouvai mon cœur... Je pensai aussi à
vous, Justine, à ce goûter que nous fîmes
sur l'herbe..... Ce fut en m'occupant
de ces souvenirs délicieux que je quittai
cette superbe assemblée.

CHAPITRE XVII.

LA VEILLÉE.

EN arrivant chez moi , je trouvai toute la maison en alarmes. La femme inconnue avoit été trois jours sans paroître. Les autres qui étoient prévenues contre elle , parce qu'elle ne socioit avec personne , s'étoient cependant inquiétées. On venoit de la trouver dans son lit avec une fièvre aigüe. Sa chambre étoit remplie de toutes les voisines. L'une tenoit du bouillon, l'autre du vin, chacune offroit quelque chose , & sur-tout des recettes. L'une d'elles paroissoit s'être arrogé le droit de primer. C'étoit une grosse femme entre deux âges , le cuir rouge , les cheveux noirs , la voix rauque , & au total ressemblant plutôt à un grenadier qu'à une femme. Un large collier de grenats , un casaquin de damas , des souliers pareils , une chaîne d'argent à laquelle pendoient ses ciseaux Dès que

je parus, il se fit un moment de silence.
 » Vlà c'que c'est, dit la grosse femme que
 » d'mépriser les gens. Gn'y a long-temps
 » que j'lui aurions prêté la main, si j'avions
 » su... Mais c'est égal, quoique j'n'ayons
 » pas de l'inducation, j'n'en ons pas moins
 » bon cœur. Gn'y a qu'à dire ce qui l'y
 » faut. Not' maison est fournie sans qu'ça
 » paroisse, & c'est bian à son service ».

Cependant j'avois tâté le pouls de la
 malade qui étoit très-foible. Je conseillai
 du vin d'Alicante, en attendant l'arrivée
 d'un médecin. — » Eh bian, Javotte, est-
 » ce que t'n'entends pas que Monsieur
 » d'mande du vin d'Alicante... Allons
 » donc ; tu d'vrois déjà éte rev'nue ». —
 J'observai que le bruit fatiguoit la ma-
 lade. — » C'est vrai... Mais voyez donc si
 » ste bête là viendra avec son vin ; » & elle
 sembla crier.. Javotte.. Javotte.. » Allons
 » donc Lambine. On mourroit bien cent
 » fois... T'nez, Monsieur, en vlà...
 » Oh ! n'l'épargnez pas... Pardi quand ça
 » s'ra fini, j'savons où l'on en vend...
 » Mais Monneur a raison ; alle a besoin
 » d'repos, ste pauvre femme. Allons-nous

» en... Javotte restera pour la veiller... »

» Ne vas pas t'endormir au moins... »

Tout le monde s'en alla. Il ne resta que Javotte. Je m'en allois aussi : mais je ne sais quoi me retint... Attendez , je crois que ce fut la réflexion que , Javotte étant bien jeune , le sommeil pourroit la prendre , & qu'alors la malade seroit sans secours ; au lieu que moi y étant , non-seulement je ne dormirois pas auprès de Javotte , mais encore , si elle s'endormoit , je serois là pour l'éveiller. Quoi qu'il en soit je restai.

» Vous ne vous en allez pas aussi , me dit-elle ? » Non , ma belle enfant , pas encore ; je veux vous tenir compagnie. — Comme vous voudrez...

Nous nous assîmes sans parler davantage , jusqu'à ce que nous crûmes nous appercevoir que la malade dormoit. La petite alla bien doucement s'en assurer... Oui , elle dort , dit-elle à voix basse... Elle se remit sur sa chaise , & bâilla deux ou trois fois. — » Vous auriez bien envie d'en faire autant , n'est-ce pas , Mlle. Javotte ? — Oh ! non Mon... sieur...

« c'est que... voilà l'heure... — Je suis
« sûr que, s'il y avoit quelqu'un à ma pla-
« ce, vous ne penseriez pas à dormir. —
« Quoi, Monsieur ! Est-ce que l'on vous a
« dit ? (elle savoit bien que non , la petite
« friponne : mais elle brûloit d'envie de
« parler) » C'est un bien aimable garçon.
« Ma mere , que vous venez de voir , qui
« est une bonne femme , mais qui n'a point
« d'éducation , & qui ne sent pas le mérite
« de l'esprit , voudroit me marier avec un
« gros butor qui n'est que riche. Mais ,
« moi , je ne veux que M. Duparzel. C'est
« un clerc de notaire qui est beau , qui a de
« l'esprit. Si vous le voyiez , le dimanche ,
« en habit noir , avec ses grands , grands
« cheveux naissans ; on diroit d'un Conseil-
« ler. Toujours de l'eau de lavande plein
« son mouchoir , un gros bouquet à son
« côté , & marchant... Dame , c'est qu'il
« n'y a pas de danseur qui marche comme
« lui. Il passe & repasse sans cesse devant
« chez nous. Et puis c'est qu'il fait des vers
« charmans dans lesquels il m'appelle Iris.
« Nous nous voyons chez ma cousine. Ma
« mere ne le fait pas , & , quand elle le

» saura , ce sera encore égal , parce qu'il
» m'a fait une promesse de mariage sur par-
» chemin , & qu'il l'a bien conditionnée.
» Ma mere n'aura rien à dire ; n'est-ce
» pas , Monsieur « ?

A la rapidité de son babil , à sa grande
confiance , je soupçonnai qu'elle avoit un
peu goûté au vin d'Alicante. Pour m'en
assurer , je voulus sentir son haleine...
Je m'approchai... Je me trouvai trop
près pour ne pas desirer un baiser ; je le
desirois trop pour ne pas le prendre...
J'eus en même-temps la preuve que mon
soupçon étoit fondé. — » Ah ! friponne ,
» lui dis-je , vous y avez goûté « . Cela la
déconcerta un peu : mais se remettant
bientôt... » Oui , Monsieur. Ne falloit-il
» pas savoir ?... Je n'avois qu'à me trom-
» per , cela m'auroit valu une paire de souf-
» flets ; car ma mere a toutes les manieres
» du peuple , comme vous avez pu en
» juger. Elle ne s'embarrasse pas plus que
» vous soyiez d'âge à être mariée... Elle
» veut que l'on soit toujours soumise com-
» me un enfant : mais aussi , quand je serai

si elle bousp , 22 , un tel si on prom

» femme, & quand mon mari sera premier.
» Clerc... »

Cette conversation tenue fort bas pour ne pas réveiller la malade, devenoit longue & fatigante. Il prit à Javotte une toux d'autant plus pénible qu'elle vouloit se retenir... Quand elle fut passée, je lui proposai de jouer à quelque jeu à la muette. Nous choisîmes le pied de bœuf.

Ce fut d'abord mon tour de prendre, & je pris. Javotte paya l'amende... Son tour vint ensuite. Elle ne prit pas : mais en vérité o'étoit sa faute... Je lui avois fait beau jeu... Mon tour revint... Je pris encore... Elle paya comme la première fois. — Ce fut de nouveau à elle. Cette fois, elle voulut absolument m'attraper : mais il arriva que sa main, manquant la mienne, tomba sur ma culotte noire... Javotte rougit, & ne me regardoit plus que de côté... Un moment après ; je ne joue plus à ce jeu là, dit-elle avec un petit air embarrassé, je ne prends jamais. — A qui la faute ? — Elle rougit encore plus.

Jouons à un autre jeu, à telle chose

» vole , par exemple... Je ne connois pas
» ce jeu là. — Vous le saurez bientôt. Il
» n'est question que de lever le doigt
» quand je nommerai quelque chose qui
» pourra voler , & de le tenir baissé dans
» le cas contraire «.

Elle commença par nommer plusieurs
oiseaux , je levois , cela alloit au mieux...
Baiser vole. — Je levai encore. — » Un
» gage , me dit-elle ; « je prétendis que je
n'en devois pas , & je le lui prouvai en lui
demandant si M. Duparzel ne lui en en-
voyoit pas quelquefois en passant sous sa
fenêtre. Elle ne convint de rien : mais
elle me tint quitte du gage , & continua le
jeu. Elle nomma une foule de choses qui
ne volent pas : mais j'avois le diable au
corps pour toujours lever , & chaque fois
je donnois un gage. Elle en avoit déjà
plein son tablier quand la malade s'éveilla.
Quoique nous fissions le moins de bruit
possible , encore en faisons-nous un peu.

Le médecin arriva presqu'au même ins-
tant , & je retirai mes enjeux sans avoir
fait de pénitence.

CHAPITRE XVIII.

FRAGMENT.

IL étoit bien tems d'aller se coucher. J'y allai, & ne me réveillai le lendemain que fort tard au bruit que fit La Fleur, en entrant dans ma chambre. Il avoit un papier à la main....

» Qu'est-ce?.... » Je crois, Monsieur,
» que c'est cette seconde feuille que vous
» avez tant regrettée à notre premier
» voyage, & dont j'avois enveloppé ce
» bouquet...—Ah! ah! ce bouquet qui,
» en un quart d'heure avoit tant fait de
» chemin, en sautant toujours d'un sexe à
» l'autre? — Précisément. Je viens de
» me trouver chez le joueur de violon à
» qui il étoit resté. J'ai vu dans un coin
» cette feuille de papier que j'ai cru recon-
» noître. Il a cru se rappeler de son côté
» qu'elle avoit autrefois enveloppé un
» bouquet. Je la lui ai demandée, & je
» vous l'apporte «.

J'examinai la feuille. Le caractère me

parut le même , & j'eus besoin de me donner les mêmes peines pour le déchiffrer : mais ce n'étoit pas la suite ; c'étoit un autre fragment que voici.

..... » Quand souperons-nous donc ,
» dit la Dame Rose ? — Ma Minette , dit
» la Dame Bleue à son mari , vas donc voir
» quand on nous servira. Mesdames ,
» dit l'Hôtelier qui entre au même instant ,
» vous pouvez descendre. J'attendois pour
» ma table d'Hôte : mais il n'y aura avec
» vous qu'un Monsieur qui voyage en
» poste... » Les deux Dames & leurs maris
se rendirent aussitôt dans la salle à manger , où étoit déjà un petit homme qui leur fait un grand salut. Il en recoit deux en échange & deux belles révérences : mais il auroit eu tort d'en attendre davantage. Deux couples nouvellement unis ne s'occupent guères d'un petit inconnu rencontré par hasard... Le pauvre homme a beau entamer la conversation... Paroles perdues. Les quatre personnages occupés d'eux seuls , couple par couple , ont assez à faire de s'embrasser , de se dire mille petites gentilleffes , mille petits quolibets

quolibets précurseurs de la nuit qui se prépare. Le petit homme auroit cent fois, mille fois mieux aimé un silence absolu. Ce qu'il voit, ce qu'il entend échauffe son imagination... Il regarde les servantes, elles sont laides; cherche l'hôtesse, l'hôtelier est veuf.... Sa situation devient si cruelle qu'il prend de l'humeur, & forme le projet de se venger d'avoir été ainsi tenu dans un enfer. — Il propose aux maris, toujours moins pressés de se coucher que les femmes, de venir au café. Ils acceptent, &, là, il leur fait tant de contes! leur verse tant de liqueurs!.. Quand il juge que les Dames doivent être bien endormies, il quitte ces Messieurs *pour un instant*, leur dit-il, & court vite à l'auberge. Pendant que l'on attèle les chevaux à sa chaise, il monte à la chambre des Dames... On sait que ces chambres à plusieurs lits ont déjà été causes de plus d'une aventure... Celle-ci s'arrangeoit toute seule. Il n'étoit question que de placer les habits roses auprès du lit de la Dame Bleue, & les

habits bleus auprès du lit occupé par la Dame Rose.

Les deux maris, impatientés de ne pas voir revenir le petit homme, viennent se coucher, la tête embarrassée par la fumée des liqueurs & par le besoin de dormir. Chacun se met dans le lit auprès duquel il voit les habits de sa femme. On éteint les lumières... La nuit tous chats sont gris... Mais le lendemain, il fit jour... Que vois-je?... Est-il possible?

« Est-il possible, dis-je à La Fleur, que tu ne m'apportes jamais que des fragmens qui n'ont ni commencement ni fin ? »

CHAPITRE XIX.

LES MALHEUREUX.

PARBLEU, dit James qui m'avoit écouté, sans que je fusse qu'il étoit là, » l'aventure est finie, puisqu'on est au lendemain ». James venoit me proposer de passer la journée avec lui. Il me conduisit d'abord chez son Traiteur. Pendant que nous dinions, une femme chanta quelques ariettes, & son mari l'accompagnoit du violon. L'un & l'autre étoient pauvrement habillés, mais elle le parolisoit encore plus parce que son ajustement étoit composé de chiffons qui avoient autrefois paré quelque coquette, mais qui étoient si sales ! si délabrés !... Quand ils eurent joué & chanté, la femme prit une assiette, & vint se présenter à toutes les tables. Je fouillai dans ma poche... » Corblen, dit James, est-ce que vous allez donner à ces fainéans là ? — Pourquoi pas ? Ne viennent-ils pas de travailler ? » Beau travail !

» S'ils n'en savent pas d'autre ! «
» Pour nous avoir écorché les oreilles !
» Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Le virtuose
» le mieux payé n'en fait pas davantage «.

James voulut ajouter quelques observations : mais j'avois en main un argument qui répondoit péremptoirement à tout , c'étoit la tabatiere du bon pere Laurent. — Brave homme , tu m'as fait un présent bien précieux ; il contribue à me rendre meilleur. La cantatrice étoit près de moi ; je lui offris une prise de tabac , & mis quelques pieces d'argent dans son assiette.

La voiture de James nous attendoit. Nous partîmes pour aller. Je n'en savois rien , & j'allois le lui demander lorsqu'il tira le cordon.

» C'est donc ici que nous allons ?
» Non. C'est ici qu'il faut que je monte
» un instant. Voudrez - vous bien m'at-
» rendre ?

Je restai seul dans la voiture , tenant toujours à la main la tabatiere du pere Laurent. Et Dieu fait quelles réflexions , quelles sensations !

Je m'y livrois avec délices quand je m'appercus qu'à quelques pas de moi, une foule environnoit un malheureux qui s'étoit évanoui contre une borne. Des crochets sur ses épaules annonçoient son état. Les gens du peuple s'arrêtoient & regardoient ; les gens comme il faut regardoient, & ne s'arrêtoient pas. Personne ne le secouroit. Au moment où il fixa mon attention, je vis arriver un vieillard tout-à-fait caduc, couvert d'une redingotte en lambeaux, portant sous son bras une laitue, & à sa main de l'huile & du vinaigre dans deux petites bouteilles à moitié cassées. Il s'approcha de l'homme évanoui, & se baissant par degrés à l'aide du mur, il s'accroupit auprès de lui, puis, versant son vinaigre dans le creux de sa main, il le lui fit respirer. Le malheureux ouvrit les yeux. Le vieillard lui prit la main, & lui demanda ce qu'il avoit d'un air si compatissant ! . . . Si ce respectable vieillard n'avoit pas eu l'air si misérable, je lui aurois laissé le soin de l'homme qu'il venoit de rappeler à la vie : mais ils paroissoient aussi pauvres l'un que l'autre.

Je descendis de voiture, & percai le cercle des curieux qui regardoient cet homme sans l'admirer, comme ils avoient regardé l'autre sans le secourir.

» Vous êtes bien bon, Monsieur, de vous déranger. Ne voyez-vous pas que c'est un homme saoul ? »

» Qu'importe ? En souffre-t-il moins ? Vous auriez mieux fait d'imiter...

» Oui, un autre ivrogne qui sera au premier jour dans le même cas.

» Eh ! bien, il faudra le plaindre ce jour là. Aujourd'hui il faut l'admirer. »

En attendant j'avois tâté le pouls... Je ne pus m'empêcher de lancer un regard d'indignation sur le discoureur qui avoit voulu intercepter ma démarche, quand je m'aperçus que l'évanouissement avoit l'inanition pour cause. Dès que je l'eus annoncé, il s'éleva des huées qui chassèrent le discoureur, & ce fut à qui me seconderoit... Il est vrai que je descendois de voiture, & que j'avois un laquais... Combien ils sont coupables les riches qui détournent leurs regards de l'infortuné. Si les besoins du luxe arrêtent

les effets de leur compassion qu'ils en montrent seulement, ils décideront celle de ces milliers d'hommes machines qui n'attendent qu'une impulsion..... Un verre de bon vin que j'envoyai chercher mit l'homme en état d'arriver jusques chez un Traiteur voisin à qui je prescrivis & payai ce qu'il falloit lui donner.

J'ajoutai pour lui & le respectable vieillard.....

... Dieu ! Combien il faut peu de chose..... Et ce peu de chose, le riche ne le donne pas.

Cet infortuné étoit portefaix, il avoit une femme malade, & des enfans en bas âge, & il y avoit deux jours qu'il n'avoit été employé. Je lui donnai mon adresse, lui dis de venir me trouver si pareil malheur lui arrivoit encore. Il baisa le pan de mon habit, & nous nous séparâmes. La populace me combla de bénédictions, & elle avoit vu sans émotion ce vieillard qui méritoit bien plus que moi.... Que pouvois-je donner qui valût son verre de vinaigre !.... Mais j'avois l'air d'un homme comme il faut....

Apparemment comme il faut être pour
émouvoir cette foule d'automates...

James étoit dans la voiture...

« Allons, vite ce sera commencé ».

... Dieu ! Comptien il faut peu de
chose... Et ce peu de chose, le riche
ne le donne pas...
Cet instant étoit précieux, il avoit
une femme malade, & des enfants en
bas âge, & il y avoit deux jours qu'il
n'avoit été employé. Je lui donnai mon
adresse, lui dis de venir me trouver
à pareil maître lui arrivoit encore. Il
dalla le pain de bon pain, & nous
nous séparâmes. La populace me combla
de bénédictions, & elle avoit vu sans
émotion ce vieillard qui m'avoit bien plus
que moi... Que pouvois-je donner qui
vaille son verre de vin... Mais
j'avois l'air d'un homme comme il faut...

CHAPITRE XX.
DE L'ESPRIT PAR-TOUT.

IL m'apprit qu'il me menoit à une Académie bourgeoise.

On ne pourroit jamais se persuader à quel point la manie de l'esprit est répandue dans ce pays, & combien sont multipliés les cercles dont la littérature est le seul objet. Beaucoup se bornent, à des charades, à des bouts rimés, &c. Mais beaucoup aussi portent leurs prétentions plus haut, & forment vraiment des petites académies. Il s'y dit des choses bien piteuses; mais souvent aussi on y en dit de très-bonnes, & l'on peut regarder quelques-uns de ces cercles comme autant de petits creusets dans lesquels les jeunes talens commencent à s'épurer avant de passer à de plus grandes épreuves. C'étoit l'Assemblée, tenue à la Grève, sous le nom du Caveau, que Piron aiguisoit ses armes. L'Epicier, qui étoit le Mécène

& l'Amphitrion, étoit peut-être un fort sot original : mais qu'importe ? Son vin n'en a pas moins échauffé la verve de Piron.

C'est aussi chez un marchand que se tient tous les Dimanches l'assemblée où James me conduisit. Elle a des statuts auxquels on ne déroge pas, des fauteuils qu'il faut briguer... La platitude de quelques pièces de vers que j'y entendis réciter, les éloges que ces Messieurs se prêtoient tout haut, & les critiques qu'ils se rendoient tout bas, milles autres choses encore pourraient bien égayer une plume méchante : mais pourquoi ne pas voir le bien où il est ! Si j'y ai entendu quelques mauvais vers, j'en ai été dédommagé par deux pièces charmantes, dans lesquelles il régnoit une chaleur que la jeunesse peut seule donner à ses productions. Je serois bien trompé si la fille du maître de la maison n'étoit pas la Muse de l'un des deux auteurs. Cela me fit lui pardonner ses mines & regretter que les membres de l'Académie de *** ne soient pas inspirés de même.

Il y auroit dans leurs productions moins d'érudition & plus de sentiment. Je demandai le nom des deux jeunes gens ; j'appris qu'ils brilloient à juste titre dans les recueils de poésie. J'appris encore que de cette même société étoient sortis quelques bons littérateurs modernes. Il en falloit moins pour me rendre indulgent.

Après la séance on joua la comédie. C'est encore un goût très-répandu ici. Il l'est même beaucoup davantage que celui des académies , parce qu'une foule de gens qui passent condamnation pour la composition , ont les plus grandes prétentions pour jouer la comédie. D'ailleurs on la regarde , avec raison , comme un moyen d'acquérir de l'aisance dans le maintien , & , avec plus de raison encore , comme un moyen de liaisons. Quelques-unes de ces comédies sont tout ce que l'on peut se figurer de plus plaisant. Le parodiste le plus gai n'imagineroit pas de meilleures caricatures : mais d'autres sont réellement d'excellentes écoles pour former le goût & les manières. Celle-ci est du nombre , & j'y fus à même

de juger de ce que les Auteurs des spectacles publics , gagneroient à la culture des lettres.

CHAPITRE XXI.

L'ESPRIT ET LA PAUVRETÉ.

LE spectacle étoit à peine fini qu'un des deux jeunes gens que j'avois entendus avec tant de plaisir se trouva mal. Quelques spiritueux le firent aisément revenir : mais il resta de la plus grande foiblesse. Comme James avoit une voiture , il lui offrit de le reconduire chez lui. Le jeune homme refusoit avec une opiniâtreté incroyable. Cependant nous lui en opposâmes une plus forte encore , & il fut obligé de céder. Arrivés à sa maison , nouvelles difficultés pour le faire consentir à ce que nous lui donnassions la main jusques dans son appartement. » Vous le » voulez , nous dit-il enfin ; Eh ! bien , » Messieurs , vous allez voir comme les » muses traitent leurs nourrissons «.

Nous débutâmes par monter cinq étages. Sur le bruit que nous fîmes à la porte , nous vîmes accourir une jeune

personne plus que mesquinement vêtue , & qui lui sauta au cou avec l'expression de la tendresse la plus vive. L'alarme y succéda quand elle apperçut sa pâleur. » Et comment cela pouvoit-il ne pas être ? » dit-elle , quand elle fut informée de son évanouissement.... Il lui fit un signe : elle en resta là : mais elle en avoit assez dit pour nous faire juger que le besoin de nourriture en avoit été la cause.... L'intérêt que nous lui témoignâmes nous gagna sa confiance , & il nous avoua tout.

L'infortuné !... avec de l'esprit , des mœurs , une figure intéressante , des amis , c'est-à-dire des connoissances riches ,... il n'existoit que du produit de quelques broderies que faisoit la jeune personne.... Ce n'étoit qu'une grisette ; elle n'étoit pas sa femme : mais combien elle me parut respectable quand je scus que , la veille encore , elle avoit refusé les offres brillantes , d'un Crésus !....

James lui-même fut attendri jusqu'aux larmes.

» Tenez , ma belle enfant , lui dit-il ,

» voilà dix louis pour des avances. Faites,
» ou faites faire tant de broderies que vous
» voudrez , je prendrai tout au prix que
» vous y mettrez , en attendant que j'aie
» pris des informations sur votre ami. Si
» elles confirment l'opinion que j'ai de lui,
» son sort est décidé «.

» Bien , m'écriai-je , en sautant au cou
» de James«. La jeune personne l'embrassa
aussi avec une expression ! Le jeune
homme prit sa main , & la pressa sur son
cœur.

Plus de vingt personnes que James
alla voir le lendemain , rendirent du
jeune homme les témoignages les plus
avantageux Presque toutes étoient
placées de manière qu'il leur en auroit
peu coûté pour lui procurer quelque em-
ploi : mais tant de choses passent avant
les démarches à faire pour un infortuné !
De tous ceux que James vit pour s'as-
surer s'il méritoit ses soins , pas une peut-
être n'auroit consenti à aller trouver Ja-
mes.... Heureusement qu'il ne fallut que
répondre

CHAPITRE XXII.

LE PORTE-FEUILLE RÉCLAMÉ.

JE rentrois chez moi pensant à ces deux infortunés , de classes si différentes , que j'avois vus , en si peu d'heures , prêt à périr de besoin au milieu d'une ville dans laquelle chaque instant voit des sommes immenses consacrées à des superfluités. Arrivé à ma porte , j'y trouvai une voiture de place , & La Fleur , qui me dit que cette voiture avoit amené une belle Dame , que j'étois attendu... » Une belle Dame ! m'écriai-je . « Et voilà tout de suite l'amour-propre..... Il faut qu'il soit toujours là aux aguets ; car , au moindre prétexte il s'empare de nous aussi promptement que l'éclair frappe la vue.

Je n'avois qu'un étage à monter ; je le montai très-vîte , & cependant mon amour-propre trouva le temps de passer en revue toutes les femmes que je con-

noissois à Paris , à commencer par Mad. R. Sa jolie femme de chambre ne fut pas oubliée , non plus que la petite.... ni Madame L. à moins que ce ne fût.... Je trouvai aussi le temps de frotter ma culotte de soie noire , d'ajuster mes manchettes... Un abbé auroit pris celui de faire une toilette complete, parce qu'il auroit été plus coquet qu'impatient. Pour moi qui, au contraire.... Mon impatience fut justifiée. La Fleur ne m'avoit pas trompé en m'annonçant une belle Dame.

Tu connois , Lisette , ces beaux des-
fins de la célèbre Angélika Kauffmann ;
la Dame que je trouvai chez moi sem-
bloit lui avoir servi de modèle. Elle
se leva dès qu'elle m'apperçut : mais
elle étoit si tremblante qu'elle fut obli-
gée de se rasseoir..... Elle balbutia
quelques mots que je n'entendis pas.
Enfin elle sortit de sa poche un papier
qu'elle déplia sur ses genoux. Pour
me le donner, il auroit fallu me re-
garder , & ses yeux craignoient de se
porter sur moi. Les mouvemens de son
sein annonçoient la plus grande oppres-

sion.... Je jugeai que pour ne pas augmenter son embarras , je devois lire ailleurs de questionner. C'étoit un feuillet des petites affiches. Elle me montra du doigt l'article où étoit annoncé le Portefeuille que j'avois trouvé.... » Il est donc » à vous Madame ? «

Elle me répondit un *oui* , *Monsieur* — si bas ! si bas !

» J'ai jugé lui dis-je , de toute l'inquiétude que sa perte a du causer.... «

» Vous avez donc lu ? «

» Il y a bien peu de temps , lui dis-je , » que j'ai commis cette indiscretion , & » mon motif la rend excusable. Voyant que » personne ne venoit réclamer le Portefeuille , j'ai espéré que les papiers qu'il » contenoit me donneroient quelques indices... Ils m'ont seulement appris qu'il » appartenoit à une femme bien aimable , » & que son choix & le sentiment qu'elle » inspiroit étoient dignes d'elle : mais , » rassurez-vous , ma belle Dame , rien ne » m'a dit qui vous êtes. Je ne chercherai » point à le savoir , & si je le savois , vous » pourriez avoir la même sécurité «.

L'homme avec lequel cette sécurité auroit été le moins fondée, auroit pu dire les mêmes paroles : mais il ne les auroit pas dites avec ce ton de vérité, de bonhomie qu'heureusement l'art n'imité pas.... Et puis la simplicité de mon costume.... J'ai toujours remarqué qu'un costume simple inspire la confiance...

La Dame parut rassurée. Ses longues paupières se levèrent, & me laissèrent voir deux yeux pleins d'expression. Le sourire le plus gracieux accompagna son regard.

» Je suis bienheureuse, dit-elle, en
» recevant le Porte-feuille, qu'il soit tombé
» entre les mains d'un homme aussi respectable. Je ne vous dirai pas mon nom,
» Monsieur; mais, après ce que vous avez
» lu, ma délicatesse me force de vous dire
» que je suis mariée en secret avec l'auteur des lettres, & que des raisons puissantes me forçant de ménager mon tuteur.... ces mêmes raisons tiennent, dans cet instant, mon mari éloigné.
» Sans cela, ce seroit lui qui seroit venu...
» Il y a quatre jours que le hasard m'a

» fait lire les petites affiches, & que je
» balance... Je n'aurois pas hésité un mo-
» ment si j'avois deviné l'honnêteté déli-
» cate.... »

J'évitai le compliment qu'elle me préparoit en lui baissant la main *bien respectueusement*. Je sais qu'un baiser sur la main, qui a toujours été une marque de respect, est devenue une caresse cavaliere, grace aux petits maîtres françois, qui ont l'art d'être impertinens, même avec les expressions de l'humilité... Mais je crois que je n'eus pas ce tort aux yeux de la Dame. Après qu'elle eut laissé quelques minutes sa main dans la mienne, elle se leva... Cela s'entendoit....

Je la conduisis jusqu'à sa voiture. Pour moi, je ne sais pourquoi je ne rentrai pas pour me coucher. Je fais seulement que deux heures après minuit sonnèrent que j'étois encore me promenant dans la ville.

Quand je suis occupé de sentations qui me plaisent, que me fait l'heure ? Que m'importe qu'il fasse jour ou nuit ? Que je sois dans une chambre ou dans

la rue?... J'ai même remarqué qu'alors
il vaut mieux n'être pas enfermé....
Quand l'esprit est occupé, le corps
n'aime pas le repos. Si on ne marche
pas, le sang bouillonne, s'échauffe, de-
vient âcre... Voilà d'où vient la diffé-
rence entre l'humeur des casaniers &
celle des promeneurs.

CHAPITRE XXIII.

LA RENCONTRE.

JE me promenois donc , & je rêvois...
Un *gare, gare-donc* , m'avertit qu'un cocher vouloit passer du côté où j'étois. La rue étoit fort large : mais un pauvre piéton dérange-t-il les idées d'un gros cocher à moustaches , qui fouette deux beaux chevaux , & conduit un bel équipage , dans lequel est une belle femme , ou au moins une femme qui paroît belle ? Car c'étoit Artémire , qui compte déjà huit lustres , quoiqu'elle ne paroisse pas avoir atteint le sixieme. Vénus la voit depuis long-temps charger ses autels de guirlandes , & le temps a d'autant moins renoncé à ses droits , que le plaisir a aidé à ses ravages : mais une toilette savante , un air d'étourderie , de la grace dans les actions les plus indifférentes , des yeux expressifs , enfin la coquetterie

la plus habile mettent tous les hommes à ses pieds & désolent toutes les femmes.

Dans le moment où je me serrois contre une borne pour laisser passer son équipage, elle songe à épancher dans le sein de quelqu'un une-joie qui la suffoque... » Eh! c'est mon cher Yorick... » Elle tire le cordon; le fier cocher arrête; un laquais descend, la portière s'ouvre, & me voilà dans la même voiture dont le conducteur m'avoit si insolemment traité.... Et voilà les vicissitudes humaines.

» Félicitez-moi, mon cher Yorick, votre aimable compatriote, le Lord Kermouth, dont vous m'avez entendu parler tant de fois, dont toutes les femmes se sont disputé la conquête, qui les a toutes désespérées par sa constance inouïe pour une seule... Eh! bien! mon cher, il est dans mes chaînes »

» Vous le savez, à peine étoit-il arrivé, à peine avoit-il eu le temps de se montrer dans les cercles... Il vit Zeinevill. Elle lui plut quoiqu'elle approche de sa trentième année, & qu'elle le paroisse,

» tandis que lui n'a guères vu que dix-
» neuf printemps. Et voilà un an qu'il
» n'existe plus que pour elle. On est encore
» à concevoir comment cette prude à pu,
» sans autre mérite qu'une tournure ro-
» manesque, l'emporter sur moi d'abord,
» ensuite sur mille femmes charmantes,
» qui joignent aux moyens de la coquer-
» terie, les grâces séduisantes de la jeu-
» nesse. On conçoit moins encore comment
» elle a pu conserver sa conquête quand
» on pense qu'il n'y a pas plus de rap-
» port entre leur caractère qu'entre leur
» âge. Autant il est vif, autant elle est
» froide & insipide. La gaieté de l'un, qui
» va jusqu'à l'étourderie, forme un con-
» traste parfait avec l'indolence de l'autre.
» Kermouth, à son début dans le monde,
» annonçoit du goût pour les plaisirs
» bruyans, & sa langoureuse souveraine
» ne l'a pas rebuté par l'insipidité de sa
» vie monotone. Pauvre jeune homme!
» Je gagerois que les vieux romans lui
» ont gâté l'esprit, & qu'il savoit gré à
» son adroite despote de renoncer à la
» société pour ne pas alarmer son amour,
lorsque

» lorsque c'est elle qui, redoutant les ri-
» vales... En vérité, il y a un siècle que
» je l'aurois accusée de lui avoir donné
» quelque filtre : mais son règne est
» fini. Un éveil que j'ai fait donner au
» jaloux argus de Zeinevill, a éloigné
» d'elle son fidèle Kermouth, & l'a ramené
» dans les cercles. L'assemblée d'aujour-
» d'hui est la première occasion d'éclat où
» il se montre. Aussi falloit-il voir tous
» les efforts que l'on a faits pour me le
» disputer. Il s'agissoit non-seulement de
» conquérir un homme aimable, dont le
» retour dans le monde a tout l'attrait
» d'un début, mais encore de l'enlever à
» une prude dont les tranquilles jouissances
» étoient autant d'outrages pour les autres
» femmes. Jugez donc de leurs efforts....
» Enfin ils ont été inutiles, ou n'ont servi
» qu'à l'éclat de mon triomphe. C'est pour
» moi que le Lord s'est décidé. J'ai voulu,
» afin que l'on n'en doutât pas, le recon-
» duire dans ma voiture. Il a accepté.
» Nous avons quitté le bal ensemble, &
» le dépit de mes rivales a doublé le prix
» de ma conquête. Que sera-ce quand elles

» apprendront que demain j'aurai dîné
» avec lui chez le Comte de G . . . où il
» ne se dit pas un mot qu'il ne soit su ,
» deux heures après , de toute la ville !
» De là nous irons nous montrer dans
» ma petite loge ; le reste de la soirée
» se passera chez moi en tête-à-tête
» absolu , & je veux qu'après demain
» le désespoir de Zeinevill & la jalousie
» de mille autres , ne laissent plus rien à
» ajouter à ma gloire «.

Voilà ce que me dit Artémire , ou du moins en voilà le sens ; car , pour les mots , ils sont tirés d'une espèce de poème en prose , qu'un de mes amis a fait sur l'évènement qui a suivi la prétendue conquête d'Artémire. Il m'a légué son manuscrit , & , puisque j'ai commencé de le copier , allons jusqu'à la fin.

CHAPITRE XIV.

LE POÈME.

Copie du second Chant.

..... **M**AIS nous n'avons le portrait de Zeinevill que tracé par une rivale ; ce n'est pas la connoître. Muse, viens conduire mes pinceaux , & me prêter des couleurs plus vraies.

Zeinevill commence , il est vrai , à passer vingt-cinq ans. Elle n'a plus cette première fraîcheur que l'on regrette peu quand on fait que c'est presque le seul avantage de cet âge où le cœur encore trop novice n'a que des sentimens vagues, de cet âge où l'on plaît sans attacher , où l'on inspire des goûts sans donner des passions , où l'on aime enfin sans connoître l'amour. Le premier homme qui parle après l'instant où a parlé la nature , est sûr d'obtenir du retour jusqu'à ce qu'il se présente un rival qui

intéressé & satisfasse davantage l'amour-propre. Inconstantes par une suite de la légèreté naturelle à leur âge, inconstantes par la certitude d'avoir à choisir entre mille rivaux, & par l'impossibilité de résister à tant d'hommages, trop fières de leurs charmes, ou trop indifférentes sur l'espèce de sentiment qu'elles inspirent, les jeunes personnes sont ordinairement, ou despotes ou coquettes, maltraitent un seul esclave, ou sourient à mille adorateurs.

Quelle différence dans l'âge de Zeinevill ! Un goût éclairé décide le choix, & le choix honore celui qui en a été l'objet. Revenue des erreurs de l'inconstance, on connoît tout le prix d'un attachement solide. On sait qu'il ne suffit pas de faire des conquêtes, qu'il faut encore les conserver, & l'on s'en est assuré les moyens, non-seulement par mille petits riens que la beauté plus jeune croit inutiles & néglige, mais encore en acquérant des talens pour remplir les longs intervalles qui séparent les jouissances de l'amour. Moins frai-

che , mais plus expressive qu'à seize ans , moins jolie , mais excitant plus de desirs , aussi aimable , & plus aimante , on substitue la bonne-foi de la volupté aux grimaces de la résistance : les faveurs ne sont pas surprises , elles sont accordées : des larmes presque toujours trompeuses n'arrosent pas la première couronne , les graces la placent en souriant sur le front du vainqueur.

Si je pouvois ajouter à tous ces avantages le portrait de Zeinevill ! Si je pouvois peindre la majesté de sa démarche , le moëlleux de ses contours , l'élégance de ses attitudes , sa taille souple & svelte , sa peau d'une blancheur semblable à celle du lait rosé par une nuance imperceptible de carmin , ses yeux veloutés , sa bouche toujours embellie par un sourire enchanteur , de grands cheveux d'un châtain si parfait que leur couleur plaît également à l'amateur des blondes & à celui qui préfère les brunes ; un sein modelé sur celui de la Vénus de Phidias ! ... Si je pouvois ajouter encore le caractère le plus heureux , l'ame la plus tendre ,

cet esprit naturel , qui n'a ni la prétention du savoir , ni l'afféterie de la préciosité , ni la pesanteur de l'érudition , une douceur ! Mais ne félicitons pas Zeinevill de cette dernière qualité , c'est elle qui fait tous ses malheurs , parce que c'est elle qui la fait trembler devant un Argus , dont , par sa foiblesse , elle a fait un tiran.

Cet homme au regard tors , à la mine taciturne & renfrognée , est un vieillard usé de débauches , qui , par ses richesses , a décidé les parens de Zeinevill à lui sacrifier cette infortunée , lorsqu'elle n'avoit encore que dix - huit ans. Aussi caduc qu'un octogénaire , & jaloux au-delà de toute expression , il semble n'avoir pris une compagne que pour la faire souffrir , & la douce Zeinevill tremble devant lui comme la colombe entre les serres de l'épervier.

Cependant , grace à un prétexte plausible de liaison , grace au titre d'étranger , grace encore plus à ce Dieu qui veille aux intérêts des amans , Kermouth est admis parmi le petit nombre de gens

que recoit le vieux jaloux ; & , depuis un an , il jouissoit en paix du bonheur de posséder la maitresse la plus tendre. Tout le monde respectoit leur secret. Celui dont il étoit si important qu'il fût ignoré ne le soupçonnoit pas , & sa sécurité eût toujours été la même si elle n'eût pas été altérée par les soupçons qu'Artémire vient de faire jetter dans son esprit.

Femme cruelle ! que t'a fait Zeinevill pour vouloir lui enlever son amant ? Que t'a fait Kermouth pour vouloir l'arracher au seul être qui puisse le rendre heureux ? N'as-tu pas assez de ces nombreuses conquêtes que chaque jour voit se renouveler ? Crains-tu que Zeinevill veuille entrer en concurrence avec toi ? Non , non , elle n'envie pas tes innombrables trophées. Tous ses vœux se réunissent sur l'amant qu'elle chérit , & cet amant , elle ne l'a enlevé , ni à toi , ni à aucune autre ; elle ne l'a , ni attiré par des agaceries indécentes , ni enchaîné par un manège trompeur. C'est l'amour , le véritable amour qui , seul , a réuni leurs

cœurs. Si au moins un sentiment pareil étoit ton excuse ! mais non ; la vanité seule est ton mobile. Tu ne peux voir un seul homme échappé à tes artifices, & tu ne saurois pardonner à Zeinevill d'être plus belle que toi

Mais les Dieux sont justes. L'instant fatal où ton règne doit finir approche. Ce succès qui te rend si vaine , n'est qu'une erreur dont tu es le jouet. Kermouth n'est pas ta conquête. Il ne s'est reporté quelques instans dans le tourbillon que pour dépayser l'Argus dont tu as fait éveiller la jalousie. Il n'a cédé à tes agaceries , plutôt qu'à d'autres , que parce qu'il attend de ta coquetterie que sa prétendue défaite aura une publicité qui seconde ses vues : mais son cœur n'a été effleuré , ni par toi , ni par ces autres femmes qui , avec toi , se le sont disputé. Ses sens n'ont pas même été émus , & tu ne dois espérer de lui , ni un sentiment qui flatte ta vanité , ni les plaisirs que tes desirs attendent.

Cependant Zeinevill , qu'une absence imprévue de son tyran laissoit libre ,

avoit envoyé sa fidèle Dariolette chez Kermouth. Que devient-elle quand elle apprend où il a passé la soirée, sur-tout quand elle sait qu'Artémire y étoit ! Elle connoît son amant ; elle doit être sûre de sa fidélité : mais elle sait aussi combien Artémire est dangereuse ; elle a la modestie de se croire moins belle , & les alarmes les plus vives s'emparent de son ame. Déjà Dariolette est à son troisième message. C'est au lieu même de l'assemblée que , cette fois , elle est allée chercher le Lord. Dieux ! Que va-t-elle dire à son infortunée maîtresse ! Comment lui apprendre qu'il en est sorti avec Artémire ? ... Elle est déjà auprès de Zeinevill qu'elle cherche encore la fable qu'elle composera pour tromper sa douleur.

» L'as-tu enfin trouvé ? Le verrai-je ?
» Que t'a-t-il dit ? Qu'a-t-il écrit ? Ciel !
» Que veut dire cet embarras ? Ce silence ?
» Ah ! je ne le vois que trop ; tout est
» perdu. Ma rivale a triomphé. Kermouth
» est infidèle «.

En vain Dariolette veut la rassurer.

» il ne vient pas ; il n'a pas écrit. Rien
» ne répond à cela «. Le zèle de la
fidèle confidente ne lui fournit rien de
persuasif pour calmer des alarmes qu'elle
ne croit que trop fondées ; & l'imagi-
nation de Zeinevill donne à tout ce qui
est possible la force de la réalité.

» C'en est fait , c'en est fait , s'écrie-
» t-elle ; il n'y a plus de bonheur pour
» moi. Ah ! Kermouth ! Qui l'eût cru ?
» Toi me tromper ! Toi que j'aime d'un
» amour si vrai ! «

Le retour de l'Argus vint interrompre
ses plaintes. Il fallut retenir ses larmes ,
dévorer sa douleur... Contrainte affreuse
qui double les tourmens des malheureux.

Ils ne connoïtroient pas la bonne Da-
riolette , ceux qui pourroient croire
qu'elle reste dans l'inaction quand sa
chère maitresse est en proie à la dou-
leur. Ne pouvant plus être auprès d'elle
pour la consoler , elle retourne chez le
Lord , qu'elle trouve enfin , & qui s'em-
presse de rassurer Zeinevill par la lettre
la plus tendre. Il la prie sur-tout de se
trouver chez le Comte de G... où il lui

promet de dissiper entièrement ses craintes. (On fait qu'Artémire doit s'y rendre aussi).

Avec quelle impatience Dariolette attend le lever du soleil ! Elle sait qu'il rappellera l'Argus à la campagne , d'où son inquiète jalousie l'avoit seule ramené..... A peine est-il parti qu'elle accourt , les yeux étincelans de joie , tenant en main la consolante missive....

Zeinevill a bientôt rompu le cachet , & , dès la première phrase , le calme est rentré dans son ame. » Vous voilà » tranquille à présent , lui dit Dariolette , » vous voilà tranquille : mais il me reste » à vous venger , & j'y cours. — Que » veux-tu faire ? Il m'aime toujours ; » Quai-je besoin de vengeance ? — Et » mort de ma vie , Madame , vous êtes » d'une bonté qui impatienteroit.... » Mais cette fois-ci , je ne vous écouterai pas , & vous ferez vengeance malgré vous-même «.

Elle dit , & elle est déjà loin.

Copie du troisieme & dernier Chant.

LES lumières de la philosophie , quelques vives qu'elles soient , n'ont pas encore dissipé tous les nuages de l'erreur. Les déclamations multipliées contre la créance accordée à la magie , n'empêchent pas qu'il n'y ait encore des gens , des femmes sur-tout , qui en fassent profession. Il est vrai que leurs manieres ont changé avec les mœurs. Ce ne sont plus ces Médées dont l'enfer servoit les fureurs , ni ces Circés dont le savoir secundoit les dissolutions ; ni enfin , ces sorcieres du siecle dernier qui habitoient des greniers ou des caves tapissées de sabliers , d'hiéroglyphes , de cercles magiques , d'ossements & de crânes. Les sorcieres modernes sont moins effrayantes. Un jeu de cartes dont les combinaisons disent tout ce que l'on veut , des miroirs dans lesquels elles persuadent que l'on voit ce que l'on desire y voir , tel est leur appareil , & leur science est celle des conjectures.

On

On se tromperoit si l'on croyoit que le peuple seul les consulte. Il est telle femme de haut parage qui joue l'esprit fort, & qui a recours à sa sorciere toutes les fois qu'elle desire ou qu'elle craint; Artémire elle-même avoit la sienne. Par un hasard fort heureux elle vient d'en changer, & celle qu'elle quitte est précisément celle à qui Dariolette s'adresse pour venger Zeinevill. Elle n'eut pas plutôt nommé Artémire, que la vieille ayant son ressentiment particulier à satisfaire.... » C'en est assez, lui dit-elle, » ce jour qu'elle croit le plus brillant » de sa vie... Ayez seulement le courage & l'adresse d'exécuter ce que je » vais vous prescrire ; je vous réponds » que l'évènement couronnera votre attente ». — Dariolette promet tout : mais laissons-la s'instruire, & transportons-nous chez la rivale de Zeinevill.

Elle est dans son cabinet de bains.

Ce n'est pas un de ces cabinets réguliers dont un des côtés présente dans son milieu, géométriquement pris, une niche contenant une baignoire d'un ovale

élégant , ni de ces bains orientaux dont les bassins du plus beau marbre sont renfermés sous des dômes d'une richesse étonnante. Il représente un bocage formé d'arbres artificiels imitant la nature comme ces fleurs dont l'industrie Italienne enrichit les colifichets des Françaises. Les espaces qui restent entre les tiges sont remplis de buissons de roses, au-dessus desquels se balancent des touffes de lilas. Le chèvre-feuille va se marier aux branches, d'où il retombe en guirlandes. Entre quelques saules, on apperçoit un bassin dont les bords sont au niveau du plancher, & qui, par sa forme irrégulière, ressemble à ceux que l'eau se forme elle-même dans la campagne ; ses parois en talus inégaux sont recouvertes, comme tout le plancher, de nattes de sparterie dont la pluche colorée imite la verdure des gazons. L'eau y arrive par un lit sinueux garni de rocailles, & , pour en sortir, elle se perd dans une touffe de joncs qui, ainsi que tout le reste, trompent l'œil par la plus fidèle imitation de la nature. Le

bocage est prolongé de l'autre côté de la baignoire : mais cette partie est fermée par une grillage imperceptible derrière lequel sont des foules d'oiseaux dont les chants achèvent de transporter le spectateur dans un paysage que l'art auroit embelli sans en changer les formes premières. Cet endroit enchanteur est éclairé par le haut , & les glaces dépolies qui forment le vitrage , y procurent le jour le plus doux.

Tel est l'endroit où , grace aux balsamiques , aux laitages , aux différentes pâtes onctueuses dont elle augmente les effets de l'eau , Artémire dispute au temps la durée de ses charmes. Elle n'en sortit que pour s'occuper de sa toilette.

Depuis long-temps elle avoit le projet de se coëffer en Erigone ; elle crut ne pouvoir l'exécuter dans une occasion plus intéressante. Bientôt ses cheveux , mariés avec ceux qu'elle a repris sur sa toilette , tombent sur ses épaules en tresses & en boucles qui paroissent sans ordre. Elle y entrelasse des pampres arrangés comme une couronne déliée dont le contour in-

certain suit le désordre de la chevelure ; & chacun de ses pendans d'oreilles représente une grappe de raisins.

Déjà la céruse lui a rendu son teint de la veille ; le carmin est revenu colorer ses joues & animer ses yeux ; le liège brûlé a fait de ses sourcils deux arcs d'ébène ; enfin , un pastel léger a tracé ces veines que l'on apperçoit sous la peau fine & transparente de la jeunesse : mais , comme son sein est , de tous ses charmes , ce que les jouissances ont le plus altéré , il est aussi le principal objet de sa sollicitude.

Son abondance , qui en avoit augmenté la beauté tant que sa fermeté avoit résisté à son poids , n'avoit fait depuis qu'accélérer & marquer davantage les ravages du temps & ceux du plaisir. Sa blancheur a disparu , ses contours se sont déformés , & son plus bel ornement a eu le sort de ces boutons de rose que leur tige desséchée laisse pencher vers la terre , à laquelle ils montrent une couleur bien différente de ce rouge vif qu'ils offroient aux caresses du zéphir.

Hélas ! dit Artémire.... Et la parole expira sur ses lèvres ; & ses yeux se détournèrent de la glace devant laquelle elle étoit , pour ne plus s'y reporter que quand son adroite soubrette lui eut attaché sa ceinture. Alors tout fut réparé. L'apparence des formes fut telle qu'Artémire eut peu lieu d'en regretter la réalité. Le même pinceau qui a rendu la blancheur à son visage , la prolonge sur son sein , & les boutons de rose renaissent , avec tout leur éclat , à l'aide d'un vinaigre qui , n'avant ni la légèreté , ni la même nuance que le carmin , trompe l'œil par la vérité de son rouge , & la main par son adhérence. Enfin , elle les dispose sous la bande de gaze qui borde le corset de manière à en laisser entrevoir précisément ce qu'il faut pour donner l'idée de ces seins mutins qui forcent les barrières que la pudeur des jeunes bergères leur oppose.

Une robe couleur de vin paillé , & une ceinture tigrée , à la manière des Bacchantes , ont achevé sa toilette. Il ne lui reste plus qu'à en juger l'effet

dans le boudoir ou sa vanité lui promet l'accomplissement de son triomphe.

C'est un cabinet octogone infiniment petit, dont le plafond est formé de glaces, auxquelles sa forme voûtée, donne des inclinaisons différentes. Les parois sont aussi des glaces jusqu'à la hauteur où leur effet devient inutile; &, à cette hauteur, sont des tableaux, ouvrages du pinceau voluptueux des Boucher, des Baudouin & des Lagrenée.

L'un représente Salmacis essayant inutilement de vaincre, par les agaceries les plus irritantes, la désespérante froideur d'Hermaphrodite que les Dieux punissent en l'unissant à jamais à celle dont il a rebuté les caresses.

L'autre représente Hercule qui se plaît à voir Omphale badiner avec ses terribles armes.

Sur un autre, l'artiste a peint Echo pleurant la sottise de Narcisse.

Jupiter, enlevant Ganimède, est le sujet du quatrième tableau, & l'on voit

sur un coin de la toile, l'Amour furieux briser le trait dont ce Dieu a été blessé.

Sur le cinquième, une Nimphe se défend contre un satyre, & le peintre a fait contraster, avec un art infini, les charmes délicats de l'une & les formes effrayantes de l'autre.

Le sujet qui lui répond est une jeune Grecque offrant une rose au Dieu des jardins.

Enfin, le tableau en face de la fenêtre qui occupe le huitième pan, représente l'Amour enchaînant, avec des fleurs, un globe, symbole de l'univers.

Chacun des angles formés par les huit pans, est garni de vases de porcelaines contenant dans leur capacité les odeurs les plus suaves, & portant de grosses touffes de fleurs d'Italie, dans lesquelles sont des bobèches que le soir on garnit de bougies. Un canapé circulaire est le seul meuble que contienne ce charmant cabinet; la sangle élastique en forme le fond, qui n'est qu'à quelques pouces de terre; un matelas assez dur le couvre;

& nombre de coussins qui ne le font pas moins le garnissent.

On ne voit là ni brocards, ni crépines, la volupté n'admet pas ces riches étoffes, parce que, dans la variété des attitudes, le métal entrelassé avec la soie pourroit altérer le rissu satiné de la peau, & forcer le cri de la douleur de se mêler aux soupirs de la jouissance. C'est le taffetas que la volupté semble avoir consacré à décorer ses temples. Sa surface glacée flatte l'œil agréablement, & sa texture est si moëlleuse que, s'il vient à former un pli, la peau la plus délicate n'en reçoit pas la moindre empreinte.

Quand à la couleur, c'est la coquetterie qui la choisit. Celle de la jonquille convient à la blonde qui veut intéresser par la langueur plus que par la vivacité. Le lilas foncé est la dernière ressource de la brune qui a inutilement essayé toutes les autres couleurs. L'Angloise croit gagner au bleu céleste. L'Italienne veut des couleurs très-vives, s'inquiétant peu si elle en paroît plus ou

moins jolie , pourvu qu'elle leur doive un air plus animé. Artémire avoit adopté un rose assez vif pour produire ce reflet enchanteur que donnent les atteintes des premiers plaisirs , & assez pâle cependant pour qu'en cas de comparaison , il ne nuisît à rien.

Mais cette dernière précaution n'est qu'un surcroît de prudence. Elle en prend tant d'autres qu'elle est assez sûre d'échapper à l'œil de l'observateur ; car , si la jeune amante peut s'abandonner & livrer sans réserve tous les appas aux desirs de son vainqueur , parce qu'elle est sûre qu'à chaque beauté qu'elle découvrira , elle acquerra de nouveaux droits à son admiration , il n'en est pas de même d'une femme sur le retour. Celle-ci ne se montre jamais que sous le jour qui lui est le plus avantageux ; elle ne laisse voir que ce qu'elle a mis en état d'être vu ; elle ne permet que les caresses qui ne peuvent , ni déranger les effets de l'art , ni découvrir ses prestiges. Dans l'ivresse même du plaisir , elle est sur ses gardes. On croit que la pudeur veille sur des trésors

pour les préserver des incursions de la volupté, quand c'est la coquetterie qui tremble sans cesse que des défauts aperçus n'effarouchent le desir.

L'assemblée étoit déjà nombreuse chez le Comte de G... quand Artémire y arriva. Elle entre, & l'on admire ; mais de cette admiration jalouse qui fait que l'on met tous ses soins à trouver de quoi blâmer. Son premier soin est de chercher Kermouth, & son amour-propre est humilié de ce qu'il ne l'a pas prévenue. La porte s'ouvre ; elle croit que c'est lui ; elle se trompe. C'étoit Zeinevill, au-devant de laquelle tous les cœurs volèrent avec cet empressement vrai que le sentiment inspire, & que la politesse ne sauroit remplacer.

Quel est l'étonnement d'Artémire en la voyant ? Est-ce pour lui disputer le jeune Lord qu'elle est venue ? Non, sans doute. Elle ne se présenteroit pas dans la lice avec des armes aussi inégales. En effet, une simple robe blanche, attachée avec une ceinture gris de lin, un mouchoir d'une gaze épaisse placé à la

Gertrude, un grand bonnet. sous lequel elle a elle-même relevé ses beaux cheveux, parce que Dariolette a passé, à son insçu, toute la matinée chez la forcierè; voilà tout ce que Zeinevill opposoit à la toilette savante de sa rivale.

Enfin, Kermouth arrive. Son premier regard se porte sur Zeinevill; & combien il fut expressif! Pour Artémire, il lui fait une de ces révérences si respectueuses qu'elles en sont impertinentes. Elle veut lui faire des reproches de ce qu'il s'est fait attendre. » Personne, lui répond-il, ne fait mieux que moi ce que » j'ai perdu ». Cette réponse équivoque est accompagnée d'une révérence pareille à la première, & il court auprès de Zeinevill, qu'un mot achève de rassurer.

Artémire étourdie d'une pareille conduite, commence à ne plus croire son triomphe si certain. Ses craintes augmentent quand elle voit que Kermouth évite de se trouver auprès d'elle à table, & qu'après avoir tenté, autant qu'il le

pouvoit, sans affectation, d'être voisin de Zeinevill, Il s'est au moins arrangé pour lui faire face. Là, ses yeux ne la quittent plus; toute son attention se réunit sur elle; & lorsqu'Artémire lui reproche d'être distrait. » Je vous jure, » Madame, que je ne l'ai jamais été » moins; « & il regarde Zeinevill. Le dépit se peint dans les yeux d'Artémire: Kermouth n'a pas l'air de s'en appercevoir. Furieuse, elle veut lancer le sarcasme sur sa modeste rivale qui, uniquement occupée du bonheur d'avoir retrouvé son amant, ne songeoit pas à l'augmenter par l'humiliation de celle qui a voulu le lui enlever. Kermouth oppose un persiflage léger.

La fureur d'Artémire alloit toujours croissant, lorsque Dariolette arriva en costume de bouquetière. La fête du Comte de G... qui se trouvoit le lendemain, autorisoit cette gentillesse qui, de sa part n'étonne point, parce que l'on connoit sa gaité. On sait aussi que l'humeur joviale du Comte se prête volontiers à de pareils badinages. Zeinevill seule est surprise,

surprise , & commence à juger , par le mystère que Dariolette lui a fait de cette démarche , qu'elle a pour objet quelque méchanceté. Elle ne se trompe pas.

Dariolette , après avoir offert l'un de ses bouquets au Comte , distribue les autres aux femmes de la société. Le tour d'Artémire arrive... On a vu que la sorcière a promis une vengeance sûre ; elle a tenu parole ; & ce bouquet la contient. Elle a caché parmi les fleurs une de ces bulles de verre soufflé que le moindre choc brise & réduit en poussière , dans laquelle elle a inséré une essence qui a la propriété d'altérer les fards , & pour laquelle elle sait qu'Artémire a une antipathie si décidée , qu'un long évanouissement en est l'effet infailible. Dariolette a soin , en présentant le bouquet , de briser le globule. A l'instant Artémire tombe sans connoissance. La maligne soubrette , qui l'attendoit là , saisit le prétexte de son évanouissement pour couper tous les cordons qui peuvent la serrer. Ceux de la ceinture ne sont pas oubliés , & ce beau sein sur lequel

n'aguères , tous les regards étoient fixés.
..... Imaginez , s'il
est possible , le désespoir d'Artémire , lorsqu'elle reprend l'usage de ses sens. Une
glace qui se trouve devant elle , lui fait
voir le ravage de l'essence fatale. Une
joie insultante est dans tous les regards ;
l'ironie amère est dans les propos consolans que l'on lui prodigue. Elle se
lève outrée de rage , fuit sans proférer
une seule parole , & court ensevelir sa
douleur dans ce même boudoir qu'elle
croyoit devoir être le théâtre de sa gloire.
La journée n'étoit pas finie que le
malin vaudeville.....

Soit paresse , soit étourderie , l'Auteur
du Poème est resté au milieu de cette
phrase : il faut croire que c'étoit à-peu-
près la dernière.

CHAPITRE XXV. LE SEIGNEUR BIEN AIMÉ.

IL y avoit quelques temps que je n'avois eu des nouvelles du Chevalier d'Orbeville. J'en reçus une lettre par laquelle il me mandoit que le Baron de Roseval, son parent, chez lequel il étoit à la campagne, l'avoit engagé à racheter une terre que son père avoit vendue avant sa mort; qu'il suivroit cet avis dans l'espérance que la vue d'un endroit où il avoit passé les premières années de sa jeunesse distrairoit sa douleur. Il finissoit par me prier d'aller le joindre chez son parent pour aller ensemble à cette terre, &c.

Les desirs d'un ami malheureux sont des ordres. Je partis sur le champ, après avoir prié Madame Dubois de me faire passer de ses nouvelles au château de Roseval, d'où ses lettres me parviennent, en attendant que je l'eusse in-

formée où elle pourroit me les adresser directement ; l'ami que je devois accompagner ne m'ayant pas marqué où il comptoit me conduire. Madame Dubois c'est ma voisine malade ; ce seul titre me l'auroit rendue intéressante : mais elle y joignoit de m'avoir permis de l'obliger ; elle y auroit ajouté l'aveu de ses chagrins , si , en s'offrant à satisfaire ma curiosité , elle ne m'eût pas prévenu qu'ils étoient tels que je ne pourrois les alléger.

Qu'avois-je besoin alors de les savoir ? L'espérance d'être utile peut excuser les efforts pour arracher un aveu pénible : mais quand ce n'est qu'une simple curiosité !... Et encore , dans la circonstance où j'étois !.... elle ne m'auroit dit son secret que parce qu'elle n'avoit que cela pour payer les foibles preuves d'intérêt que je lui avois données. N'auroit-ce pas été abuser du bonheur que j'avois eu ?

Dès que j'eus joint le Chevalier , nous partîmes pour sa terre. Ce fut un Dimanche que nous y arrivâmes.

» Quiens , vlà un Monsieux qui
» r'ssembe bian au fils d'not ancien
» Seigneux «.

» T'as ma foi raison «.

» C'est p'tête li «.

» Je l'voudrions bian : mais.... «

» Mais , c'est li , te dis-je «.

» Oh ! si ça s'pouvoit ! «

La question auroit bientôt été décidée si d'Orbeville les avoit entendus ; mais il étoit dans un de ces momens d'accablement que les douleurs longues & concentrées font éprouver , & qui ressemblent au sommeil.

Nous arrivâmes chez le Curé où nous avions décidé de descendre , mais qui n'étoit pas prévenu de notre arrivée. Nous le trouvâmes devant une table couverte d'un plat de choux , d'œufs frais , d'un fromage à la crème , & d'un petit broc de vin. A deux pas étoit sa gouvernante mangeant sur ses genoux. Elle étoit jeune , fraîche & jolie : mais lui étoit un vieillard depuis long-temps hors de soupçons.

Dès qu'il nous vit , il se leva pour venir

au-devant de son cher élève ; car c'étoit lui qui avoit été le premier précepteur du Chevalier : mais celui-ci fut dans ses bras avant que le bon Curé eût eu le temps de quitter son fauteuil.

» C'est vous !... mon cher élève !...
» Par quel hasard !... Par quel bon-
» heur !... »

» J'ai racheté cette terre « ,
» O ciel ! est-il possible ?... Béni soit
» Dieu. Je mourrai content « ,

Cependant tout le village étoit déjà à la porte de la Cure.

» C'est lui , mes chers enfans , c'est
» lui, c'est votre bon Seigneur qui revient
» vous servir de pere « .

Avez-vous vu quelquefois un torrent rompre une digue ? Ce fut avec la même impétuosité que ces bonnes gens se précipitèrent dans la chambre où nous étions.... Ce fut ensuite le même calme que quand le torrent a trouvé à se développer sur un terrain uni. Le premier mouvement avoit eu le sentiment pour principe ; le respect étoit venu ensuite. Il falloit voir , hommes , femmes , en-

sans regardant le Chevalier dans un silence.... Dieu ! quel silence !

» Mes amis , mes bons amis , disoit d'Orbeville , les larmes aux yeux ; » je ne » vous quitterai plus.... Mon cher Curé , » donnez-nous des verres , que je boive » avec eux «.

» Mon Seigneur ! Mon bon Seigneur !...«

Toutes les mains furent bientôt remplies, les unes de verres, les autres de tasses d'argent , d'écuelles de bois , de terre , tout ce que l'on put avoir fut trouvé bon , tout fut rempli , tout trinqua avec le Chevalier , avec nous , avec le Curé ; c'étoit un cliquetis , un tumulte , un brouhaha....

» Et moi donc ? s'écria une voix tremblante qui avoit bien de la peine à se faire entendre....

C'étoit une vieille sœur de Charité qui avoit été autrefois gouvernante du Chevalier. Elle accouroit courbée sur sa béquille.

» Et moi donc , est-ce que je ne verrai » pas mon cher petit ? Est-ce que je ne » l'embrasserai pas ? «

... » Oh ! comme il est grand !... « Les larmes la suffoquèrent. Elle essuya ses yeux éraillés.

» Mais je n'en reviens pas... Mon cher » petit !... Monseigneur ! ... Que je l'em- » brasse ! «

Le Chevalier se baissa , & la bonne sœur l'étreignit dans ses bras. — On avoit rempli un verre pour elle : mais la joie la faisoit trembler au point que, pendant quelques minutes , il lui fût impossible de boire.

» Et mon brave Thomas ! dit le Mar- » quis, je ne le vois pas «.

(C'étoit un ancien domestique qui avoit passé toute sa vie dans la maison d'Orbeville , & qui vivoit au village d'une pension dont ses longs services avoient été récompensés.) Dans le même instant Thomas arrive tout essoufflé. Il s'arrête à quelques pas du Chevalier , son chapeau contre sa poitrine , & ses deux mains croisées dessus ; le regarde , sanglote & s'en va... Ce qu'il éprouvoit étoit au-dessus de ses forces. On ne put le ramener qu'au bout d'un quart d'heure. Il se

précipita aux genoux du Chevalier : mais il ne put proférer une seule parole.

Cette même foule nous suivit à vêpres où nous trouvâmes le banc Seigneurial jonché de fleurs. Le Curé entonna un *Te Deum*, les cloches furent toutes en branle, & trois ou quatre vieilles Arquebuses usèrent toute la poudre qui se trouva dans le Village.

Ce ne fut pas sous l'orme, ce fut dans la cour du Château que l'on dansa, si l'on peut appeller danse les sauts tumultueux de gens dans le délire.

La Fleur & les domestiques du Chevalier arrivèrent de la ville voisine avec des provisions, & tout le Village soupa avec nous....

CHAPITRE XXVI.

L'AMANTE RETROUVÉE.

UN jour que nous revenions de la chasse, nous trouvâmes sur la cheminée du salon une lettre. Le Chevalier la croit pour lui; il la prend, y jette un coup d'œil, la joie éclate dans son regard... il voit mon nom, soupire, & me la donne.

» Ne ferai-je point indiscret, me dit-il, quand je l'eus lue, en vous demandant si elle est d'une femme? « Je lui dis qu'elle étoit d'une Madame Dubois. Ses questions m'engagèrent à lui raconter comment je l'avois connue, à la lui dépeindre.

» C'est-elle! c'est-elle! s'écrioit-il...

» Vite ma voiture «.

» Monsieur, elle n'est pas en état «.

» Des chevaux... «

» Il n'y en a qu'un là pour le moment «.

» Scellez-le vite , bien vite... » Mon ami !... Pardon... Je vous laisse... Mais c'est elle : j'en suis sûr , c'est elle «.

En attendant que le cheval fût prêt , il se premenoit dans la chambre , ou plutôt il y bondissoit... Il s'afflevoit.... Se relevoit aussi-tôt. Venoit m'embrasser.

» Mon ami ! Mon cher ami ! ... C'est vous qui me la rendez. « — Et à ses gens.... » Allons donc , morbleu , allons donc «.

Jamais on ne lui avoit vu tant d'impatience. Les domestiques ne favoient ce que cela vouloit dire... Ils étoient tous après le cheval. Il alloit se joindre à eux. Heureusement tout étoit prêt ; car , en voulant accélérer la besogne , il auroit tout brisé Il s'élance sur le cheval , me dit adieu , pique des deux , & dispaçoit.

Ses domestiques ébahis me regardoient. Je leur dis que leur maître alloit à Paris , & qu'ils feroient sûrement bien de s'y rendre. Ils partirent le lendemain. Pour moi , comme je n'étois qu'à quelques journées de chemin du séjour d'Angéli-

lique & de Justine, je partis pour aller les voir, après avoir écrit à d'Orbeville que je recevrois de ses nouvelles à Amboise.

Comme je traversois un pré que l'on fauchoit, un des travailleurs venoit de trouver un livre que son mauvais état annonçoit y avoir été perdu depuis longtemps. C'étoit un volume d'Young, dont les premières marges étoient couvertes d'écriture à la main. Je fus curieux de savoir comment on avoit commenté, en France, un Auteur aussi sombre. La valeur d'une bouteille de vin me rendit propriétaires du volume.

A quelques pas étoit une saulée baignée par un ruisseau. J'allai m'y mettre à l'ombre, & jouir de mon acquisition. J'eus beaucoup de peine à déchiffrer l'écriture presque effacée par les intempéries que le livre avoit essuyées ; j'y parvins cependant, & voici ce que je lus sur les marges.

CHAPITRE XXVII.

LES MARGES D'YOUNG.

O toi ! dont la triste éloquence nous transportes dans ces tombeaux où tu passes les nuits à tracer le récit de tes malheurs , toi qui fais porter dans l'ame la plus insensible , ces secousses violentes qui l'obligent de s'ouvrir à la douleur , toi , qui nous forces de mêler nos larmes avec les tiennes ; de regarder tes peines comme les nôtres , malheureux Young , écoute les plaintes d'un mortel que le sort poursuit aussi «.

» Je n'ai point ton éloquence mâle & rapide ; je ne fais pas comme toi , communiquer à mes expressions la chaleur de ma pensée : mais , si je ne déchire pas le cœur de ceux qui liront le récit de mes peines , au moins pourrai - je leur faire verser quelques larmes ; ou , s'ils ne mêlent pas leurs pleurs aux miens , au moins me plaindront - ils. Je n'en

O

serai pas moins malheureux ; leur pitié ne changera pas mon sort ; mais l'espérance de la faire naître.... O Young ! Qui sait mieux que toi combien il est consolant de voir partager ses peines , lorsqu'enfermé dans ce tombeau , qui recèle tout ce que tu as de plus cher , tu attends , pour chanter tes malheurs , que l'horizon ne soit plus éclairé que par la pâle lueur de la Lune ! Tu sais qu'alors tous les êtres , abandonnés au sommeil , sont privés de l'usage de leurs sens , qu'aucun d'eux ne peut t'entendre. Cependant tu trouves de la douceur à te plaindre. La voûte du tombeau dont tu fais ta demeure retentit de tes sanglots ; l'écho les répète , & ce bruit sourd que la voûte renvoie , & ces sons lugubres que l'écho forme après toi , tu les entends avec plaisir. Tu les entends seul : mais tu sais que ton cher Lorenzo doit lire ce que tu traces. Tu espères qu'il pleurera sur ton sort , & l'idée des larmes qu'il doit verser un jour , rend les tiennes moins amères.... Eh ! bien Young , tous les malheureux te ressemblient ».

Lacunes de quelques marges en si mauvais état que je ne pus en déchiffrer un seul mot jusqu'à celles dont voici la copie.

» Non, l'admiration qu'elle m'inspira, le sentiment que je lui vouai, ne furent pas l'ouvrage de l'illusion. Ses charmes, tout puissans qu'ils sont, ne furent pas ce qui me séduisit. Il falloit pour m'inspirer le seul sentiment que j'appelle amour, il falloit un esprit naturel & juste, un caractère heureux, une douce égalité, une modestie vraie, enfin, il falloit toutes les qualités de l'ame; & Sophie les avoit. L'hommage respectueux que lui rendoient tous les hommes, dont elle entendoit les vœux sans foiblesse comme sans vanité, l'amitié des autres femmes pour elle, les éloges que la ravalité même ne pouvoit s'empêcher de lui donner, je ne fais quel attrait qui forçoit tout un sexe d'être à ses pieds, & l'autre de lui pardonner sa supériorité..... Je ne balançai plus. Je m'abandonnai sans réserve à mon penchant ».

» Que d'embarras j'éprouvai pour faire l'aveu de mon amour ! Que de combats ! Quelle nuit , que celle qui précéda ma première lettre ! Quel moment que celui où je l'écrivis ! Quels momens que ceux qui s'écoulèrent jusqu'à la réponse ! Je la reçus enfin. Elle étoit sage , & je n'en estimai que plus celle qui l'avoit faite. Et l'amour croît à proportion de l'estime.

Tu craignois , Sophie , que je ne ressemblassé au portrait que l'on t'avoit fait des hommes , comme j'avois craint que tu ne fusses que belle. Je ne blâmai point tes craintes. Je mis tous mes soins à les dissiper ; & j'y parvins. La vanité a un caractère que l'art ne sauroit jamais imiter. Tu le reconnus , tu te rendis. — O moment enchanteur ! Vous ne pouvez plus que faire le tourment de ma vie : mais jamais vous ne sortirez de ma mémoire . . . »

» Je crois l'entendre encore, cette femme céleste , me dire de ce ton si pénétrant ! qui anéantiroit le fourbe le plus familierisé avec la séduction.... »

» Si tu me trompois ! . . . Mais non , tu

» ne feras pas le malheur de celle qui te
» chérit , de celle qui s'abandonne à toi
» sans réserve.... Viens ; ce n'est point à
» mes pieds que tu dois être ; c'est dans
» mes bras.... C'est sur mon cœur «.... Ses
bras s'ouvrirent , je m'y précipitai.
Oh ! comment ai - je pu suffire à mon
bonheur ! J'étois suffoqué , la parole
me manquoit ; je n'avois que des larmes ;
je crus que c'étoit le dernier moment
de ma vie «.

» Dès-lors , nous n'existâmes plus que
l'un pour l'autre. Nous fûmes notre seul
univers.... Hélas ! à peine eûmes-nous
le temps d'entrevoir le bonheur , que
tous les maux réunis vinrent fondre sur
nous ; mais tu aimois alors , & tu savois
tout braver. Tu savois marcher au mi-
lieu des écueils & les éviter «.

» Tu aimois alors , & j'étois de quel-
que prix à tes yeux. J'en ai pour garants
tes craintes sur ma constance , mes lettres
que tu interceptois , les soins que tu te
donnois pour être instruite de toutes mes
actions , la démarche que la jalousie te
conseilla , pour savoir si j'avois été à ce

bal où tu craignois que je ne rencontraffe celle que tu croyois ta rivale ; démarche qui te mettoit en butte à des interprétations fâcheuses.... »

» Tu aimois alors , & ton amour étoit tel que rien ne pouvoit l'ébranler. Je t'ai vu résister à des scènes terribles & souvent renouvelées ; à des scènes où le tyran , que le hazard ta donné pour pere , pouffoit l'outrage jusqu'à meurtrir ton beau corps.... Je les ai vues , les traces de ces coups ; j'ai vu tes beaux yeux éteints par l'acreté des larmes qu'il t'avoit fait répandre ; j'ai vu ton teint décoloré par les souffrances ; j'ai vu tes jours en danger , & ton cœur ne changeoit pas. Presque dans les bras de la mort , tu ne t'occupois que de ton amant. C'étoit pour lui seul que tes foibles soupirs s'échappoient de ton corps exténué... Ah ! combien tu aimois alors ! Et moi , quelles actions de grâces je rendois au ciel de m'avoir donné une telle amante ! Que de fois , dans l'accablement de la douleur , je me suis prosterné devant ton portrait ! De combien de larmes amères

je l'ai arrosé ! Que de fois aussi je m'y suis prosterné dans l'ivresse de la joie , & alors , de combien de larmes délicieuses mes yeux l'ont inondé... O femme adorable ! Si toutes les facultés de mon ame suffisoient pour payer le sentiment que tu m'accordoïs , tu n'avois plus de souhaits à former. Pas une idée , dont tu ne fusses l'objet. Pas un soupir , qui ne fût pour toi. Chaque instant de ma vie t'appartenoit. Desirer , jouir ou regretter ; m'applaudir de ma félicité , ou gémir des obstacles qui la traversoient , tel étoit l'emploi de mes jours tels étoient les sujets des rêves qui remplissoient mes nuits «.

Mais pourquoi m'expliquer au passé ? Il ne convient qu'à toi. Ton malheureux amant n'a pas changé. Son bonheur est anéanti : mais son amour est toujours le même. Oui , cruelle , je t'aime encore , je t'aimerai toujours avec la même fureur. C'est toujours toi que je cherche dans ce qui m'environne ; c'est toujours en pensant à toi que je m'éveille pour commencer chacune de mes journées.

c'est toujours en m'occupant de toi que je suis surpris par l'espèce d'assoupissement qu'il faut bien appeller sommeil, puisque je n'en connois plus d'autre ; Je tenterois en vain d'arracher le trait. — Et quand je le pourrois , en aurai-je le vouloir ? Non , tu peux être barbare impunément ; ton esclave ne t'échappera pas.. Déchire , envenime sa blessure ; & si c'est un triomphe pour toi , vois tous les maux se réunir sur lui , sans qu'il lui échappe la moindre plainte. Il ne se permettra que de nourrir en secret sa douleur par le souvenir de son bonheur passé «.

» Qui l'auroit cru que ce bonheur n'auroit que la durée d'un songe ! Hélas ! dans mon ivresse , je ne lui donnois pour terme que la mort. Pouvois-je penser que l'indifférence approcheroit jamais du cœur de mon amante ? Le mien y étoit inaccessible ; tout me faisoit croire que je pouvois la juger d'après moi. Chaque mot de sa bouche , chaque action de sa vie , portoient l'empreinte sacrée d'un amour inébranlable. J'aurois déchiré par

lambeaux l'homme qui auroit osé me prédire son inconstance ; & cependant il ne m'auroit dit que trop vrai. Cette femme , qui a tant surmonté d'obstacles , tant bravé d'orages , qui avoit vu ses jours exposés mille fois sans avoir voulu renoncer.... «

Autre lacune , après laquelle je n'ai plus trouvé que des lambeaux de phrases qui portoient l'empreinte de la consommation. L'infortuné ! Il disoit , dans une de ces phrases , qu'il n'avoit pas cinq lustres. A cet âge heureux pour lequel tous les plaisirs semblent être faits , ne plus connoître l'existence que par le sentiment de la douleur !....

CHAPITRE XXVIII.

LE RÊVE.

CETTE lettre me jetta dans une rêverie profonde. Le murmure du ruisseau qui couloit à mes pieds, celui des feuilles des saules que le vent agitoit... la chaleur qui étoit accablante... Le sommeil me surprit. Je fis d'abord des rêves sinistres : mais ceux qui les suivirent le furent moins ; enfin, j'en fis un qui n'étoit que singulier.

Quand les rêves ne sont pas la suite des sensations que nous avons éprouvées, étant éveillés, ils sont l'effet de celles qui nous affectent pendant le sommeil, & qui, trop légères pour l'interrompre, ne le sont cependant pas assez pour ne pas agir à un certain point sur nos organes. Ainsi l'incube est la suite d'une digestion pénible ainsi.... Ainsi, j' imagine que mon dernier rêve eut pour

cause quelques insectes qui, en courant sur moi, me causoient des sensations trop foibles pour m'éveiller, mais assez fortes pour me faire rêver.

Quoiqu'il en soit, je crus voir une espèce de Génie qui me montra différens insectes, & voici ce qu'il ajouta, à mesure qu'il me les fit remarquer.

» Vois-tu cette chenille dorée qui monte
» en rampant le long de cet arbre ? C'est
» un courtisan. Quand ce reptile sera
» parvenu en haut de l'arbre, ou quand il
» sera devenu papillon, s'il va jusques là,
» il sera appercu par quelque hirondelle
» qui, d'un coup de bec, terminera son
» destin «,

» Si tu veux voir un intrigant subal-
» terne, regarde ce Taupe-grillon qui che-
» mine sous terre, & qui ronge toutes
» les racines qui se trouvent sur son pas-
» sage. Les plantes périssent, & le culti-
» vateur ne devine pas l'auteur du mal «,

» Ces fourmis, que tu vois plus loin,
» sont des ouvriers paisibles qui consacrent
» la moitié de la durée de leur existence à
» assurer l'autre : mais que d'ennemis ils

» ont à craindre ! Le plus dangereux , c'est
» le fourmilier. Vois-le avancer sa langue
» & la tenir immobile. Ces pauvres in-
» sectes croient avoir trouvé une pâture.
» Ils s'y portent en foule : l'animal retire
» sa langue , & ils sont tous engloutis.
» Qui ne reconnoitroit pas là ces spécu-
» lateurs qui vont tenter , par des appâts
» perfides , l'homme confiant à qui ils en-
» lèvent en un moment le fruit de toutes
» ses veilles ? »

» Je ne t'arrête pas devant cette ruche
» d'abeilles ; il n'existe rien qui y ressemble :
» mais ce guêpier que tu vois , amas de
» cellules inutiles... Tu devines sans doute...
» Tu n'y es pas ?... Eh ! bien , je vais te
» faire saisir tout-à-fait l'allégorie , en t'ap-
» prenant que ces animaux cachent des
» aiguillons terribles , & se réunissent tou-
» jours pour venger , avec acharnement ,
» un seul d'entre eux que l'on oseroit
» attaquer ».

» Ces cantharides , dont la causticité dé-
» sèche la sève des plantes qu'elles tou-
» chent , sont autant de critiques envieux :
» mais , si tu veux voir un véritable criti-
que ,

» que, regarde ce ver luisant, dont la
» lumière douce & brillante en même-
» temps éclaire sans brûler «.

» Ces papillons, qui voltigent sur ces
» roses, sont les aimables du siècle, qui
» n'ont entr'eux d'autre différence qu'une
» poussière plus ou moins agréablement
» colorée. Pour peu que vous les touchiez,
» elle disparoit, & ce ne sont plus que de
» vilaines chenilles avec des ailes grises «.

» Ces hannetons, dont le bourdonne-
» ment est si importun, c'est la foule de
» déscuvrés qui. . . «

Mais le rêve finit par un coup de
tonnerre ; & craignant que ce ne fût
l'avant-coureur d'un orage, je me hâtai
d'aller rejoindre La Fleur, que j'avois
envoyé m'attendre à la première auberge,

CHAPITRE XXIX.

L'INCENDIE.

..... **O**N alloit me servir à souper lorsque j'entendis crier au feu. Il venoit de prendre à la cuisine de l'hôtellerie. La Fleur eut bientôt ramassé mes six chemises, ma culotte noire, & nous voilà tous les deux sur le pré, cherchant de l'œil où nos secours seront nécessaires... & voilà l'avantage d'avoir peu : On s'occupe des autres presque aussitôt que de soi-même. Un soldat vint se joindre à nous, & nous travaillâmes à qui mieux mieux.

J'apperçus, dans une chambre que les flammes occupoient déjà, une jeune personne évanouie. Nous accourions pour la secourir, lorsqu'un jeune homme, s'élançant à travers les poutres embrasées, l'emporta dans ses bras.... C'étoit sa maîtresse.

Une autre femme étoit dans une cham-

bre voisine où le danger quoique moins grand que dans la première, commençoit à devenir pressant.... » Sauvez-la ; » Sauvez-la, s'écrioit un homme qui se » fauvoit lui-même ; je donne cent louis » à son libérateur.... « c'étoit sa femme.

Le soldat la tenoit dans ses bras ; il la remit à son mari, & courut porter de nouveaux secours. La Fleur & moi, nous le secondâmes avec assez de bonheur. Enfin on éteignit le feu, dont les ravages avoient été moins considérables que l'on ne l'avoit craint d'abord. Le danger passé, ce fut un assez singulier spectacle que celui des différens personnages que la frayeur avoit chassés de la maison.

L'hôtesse se désoloit. L'hôte se désoloit aussi, & par-dessus juroit au superlatif ; car ce superlatif est en France comme le point d'exclamation ; c'est le signe commun à toutes les sensations vives. Les valets dégouttants de sueur exaltoient leurs prouesses, qui cependant s'étoient bornées à donner, de loin, des seaux d'eau... Un homme qui tenoit un papier à la main, se tourmentoît comme

un Energumène. C'étoit un poëte qui mettoit à profit l'impression du moment. Celui-ci pleuroit sa valise. Celui-là embrassoit la sienne. Un seul, qui avoit cependant perdu tous ses effets, n'en paroissoit guères attristé.... Il se promenoit en robe de chambre dans le jardin lorsque le feu avoit pris à la maison. Il avoit couru à sa chambre, déjà toute en feu, & avoit surpris tout le monde en se bornant à emporter quelque chose qui pendoit au chevet de son lit.... C'étoit une croix de St. Louis... Il venoit de la mériter par une action d'éclat, & retournoit dans sa Province jouir de cette illustration.... C'étoit pour lui la Toison d'Or... Heureux les pays où la fortune & la vie le cèdent à l'honneur ! Le jeune homme qui avoit sauvé sa maîtresse, la tenoit enlacée dans ses bras, & ne voyoit rien de ce qui se passoit autour de lui. La terre entière se seroit écroulée, il ne s'en seroit apperçu que quand le point qu'il occupoit avec elle, s'abîmant aussi, les auroit engloutis l'un & l'autre.

Le mari, dont on avoit sauvé la femme, faisoit réunir sous ses yeux tous ses effets, que l'on avoit aussi eu le bonheur de sauver. Il s'approcha du Soldat. — » Je vous ai promis, lui dit-il... — » Tout cela, Monsieur, ne m'a coûté » que des peines. Le succès m'a récom- » pensé : mais permettez-moi de vous re- » commander ce malheureux hôtelier. Le Monsieur promit de remplir l'intention du Soldat, & le quitta en le *complimentant* sur sa générosité. Pour moi je m'approchai de ce brave militaire.

» Monsieur, lui dis-je, j'ai eu le bon- » heur d'être votre compagnon dans la » bagarre, procurez-moi celui de l'être à » table en acceptant.... — «

» Bien volontiers, me dit-il ; vous avez » une façon d'offrir qui ne permet pas le » refus : mais allons dans l'auberge pro- » chaine.... Bien volontiers, lui répondis- » je à mon tour. Ce petit porte-manteau, » où il n'y a que six chemises & une cu- » lotte noire, fait tout mon bagage ; ainsi » partons.... « Il me serra la main d'une » manière.... que je traduisis ainsi. » Votre

» politesse excitoit ma reconnoissance avant
» que je fusſes à qui j'avois affaire. Elle
» me diſpoſe à l'amitié , à préſent que
» la modeltie de votre bagage me fait
» juger que j'ai affaire à un homme ſans
» façon , qui , ſi je ne ſuis pas ſon égal ,
» ne me traitera pas moins comme ſi je
» l'étois «.

J'avois bien traduit , & j'en eu la preuve
dans le deſir qu'il me témoigna que nous
fiſſions la même route.

» J'aurois le plaifir , me dit-il , de vous
» accompagner au moins juſqu'à M «.

C'eſt juſtement là que je vais auſſi à.

Ah ! ah ! par quel hafard ? «

Pour le plaifir d'y voir d'honnêtes
» gens dont j'ai reçu une fois le meilleur
» accueil, quoique je ne fuſſe pas connu...«

C'eſt sûrement au Château ? «

» Précifément ».

» Vous y avoit vu une jolie perſonne ,
» Mlle. Juſtine ? »

» Elle eſt plus que jolie ; elle eſt ai-
mable «.

» Vous y avez sûrement vu auſſi une
» jeune femme bien malheureuſe ? «

» Oui , & qui m'a bien intéressé «.

Je lui dis tout ce que je savois d'Angélique , & ce n'étoit point une indifférence ; personne dans le pays n'en faisoit mystère. Il m'écoutoit d'un air sombre. Lorsque j'en fus au refus qu'elle avoit fait de passer par le sentier , à l'effroi que lui avoit causé la noix tombant de l'arbre...

» Je la reconnois bien là , s'écria-t-il , en se frappant le front avec la main ,
» O ma chere Angélique ! ... Monsieur ,
» c'est moi , c'est moi-même... Le désespoir m'avoit éloigné : mais je n'ai
» pu résister aux prières de ma mère ,
» J'ai mon congé ; je reviens... Je vais
» habiter le même pays, respirer le même
» air , je la rencontrerai souvent.... Sera-ce une consolation ? Sera-ce un supplice de plus ?.... à

On voyoit qu'il auroit pleuré s'il n'avoit pas eu l'habit de soldat.... n'osant exprimer sa douleur de cette manière , elle devint presque un accès de fureur.
» Le monstre ! s'écrioit-il ; rendre malheureuse une femme respectable !... Si jamais

» j'étois le témoin !... Vous la connoissez ,
» Monsieur ; vous l'avez vue , ma chere
» Angélique.... Helas ! elle devoit être à
» moi !... Cruels parens !.... »

Un silence stupide succéda à ses im-
précations. Puis tout à coup il se leve ,
nous quitte sans dire un mot , & court
s'enfermer dans sa chambre.

La nuit le calma. J'eus soin le len-
demain de ne parler ni d'Angélique ,
ni de rien qui pût y avoir rapport. Il
eut la même attention.

Nous étions près d'arriver lorsque nous
vîmes venir à nous une jeune personne
habillée de noir. Tout à coup il s'arrête ,
sa main s'appuie sur mon bras , & le
serre avec un mouvement convulsif.

» C'est sa sœur , me dit-il , d'une voix
» étouffée ; c'est sa sœur ? & elle est en
» deuil ! »

Au même instant la jeune personne
s'élance dans ses bras : mais , étonnée
qu'il ne réponde pas à ses caresses , elle
lui demande la raison de son silence &
de son insensibilité.

» Avant tout, lui dit-il, apprenez-moi
» pourquoi cet habit «.

» C'est qu'il est mort; Angélique est
» libre «.

Elle est libre! s'écrie-t-il; & déjà il
est loin de nous. Les sentiers sont trop
sinueux au gré de son impatience. Il
traverse les bruyères avec la rapidité du
vent. Une haie se présente. En un clin
d'œil il s'y est ouvert un passage. Il est
déchiré, ensanglanté; qu'importe? An-
gélique est au-delà.

CHAPITRE XXX.

LES AMANS RÉUNIS.

QUAND nous arrivâmes elle étoit évanouie , & lui!... il couroit ça & là, s'agitoit comme un furieux , se fraploit le front , demandoit à grand cris de l'eau , du vinaigre , quoiqu'il en eût devant ses yeux ; se précipitoit aux pieds d'Angélique.

» Imprudent que je suis , s'écrioit-il...
» Je devois bien prévoir... O mon amie !...
» ma chère amie !... »

Heureux amant , console-toi , Angélique ouvre la paupière , & c'est pour te fixer. Elle ne peut encore articuler qu'un mot , & c'est ton nom.... Le premier mouvement qu'elle fait , & pour porter ta main sur son cœur... Un pareil moment paye bien des siècles de peines.

Il falloit les voir ensuite , se regardant avec un étonnement qui auroit res-

semblé à la stupéfaction, s'il n'avoit pas eu en même-temps le caractère de la joie, s'enlacant dans les bras l'un de l'autre, pleurant de plaisir; car il n'y avoit plus de fermeté militaire qui tint. Il étoit aux pieds d'Angélique, & ne voyoit plus qu'elle.

Pour ce qu'ils se disoient, voici comme j'essaierois de le peindre.

C'est toi toi !.... !.... !.... !.... Quel bonheur !.... !.... !.... !.... !.... !.... !.... !.... !....
!.... !.... Comme j'ai souffert !.... !.... !....
!.... Et moi !.... !.... !.... !.... !.... Que de larmes !.... !.... !.... !.... !.... !.... !....
Hélas ! !.... Sans l'espérance !.... !....
Sans toi !.... !.... Combien de fois !... !....
!.... !.... !.... !.... !.... !.... !.... !.... La vie étoit un fardeau !.... !.... Que dis-tu ?....
O mon amie !.... !.... O mon amour !
!.... !....

Mais je fais que, dans un ouvrage intitulé *LE ROU ÉVERTUEUX*, le François qui en est l'auteur, a tiré un parti plaisant de ces points d'exclamation isolés. D'après cela je ferois rire au lieu d'intéresser.... Il n'y a que les François au monde pour

égayer tout, même les signes & les expressions de la douleur. Je suis même persuadé qu'il en est parmi eux d'assez heureusement nés pour présenter d'une manière gaie l'entrevue d'Angélique & de son amant. Pour moi, elle me fit éprouver les sensations les plus délicieuses : mais, si, dans le premier moment, des témoins ne gênent pas, parce que l'on fait abstraction de l'univers entier, celui qui le suit immédiatement veut une entière liberté.

Je quitterai donc ce couple intéressant pour me rendre au Château.

CHAPITRE XXXI.

LE SOUPER AU CHATEAU.

LA première personne que j'aperçus fut Justine, dans le désordre d'une ménagère qui se croit seule.... Elle jette un cri en m'apercevant, rougit, croise promptement son fichu, noue son corset, & vient au devant de moi.... Elle me fait un compliment.... Il ne vaudroit rien écrit; mais le mieux écrit ne le vaudroit pas.

» Eh! vite, vite, dit-elle à une servante,
» allez chercher mon père & mon mari,
» vous leur direz que c'est ce Monsieur
» Anglais... Je fais, je fais, dit la fille «;
& elle se mit à courir.... » Votre mari?
repétai-je; c'est sûrement Bastien? » —

» Oui, Monsieur, il y a cinq mois, &
il y paroît assez, me dit-elle, en me fai-
sant remarquer sa taille....

Autrefois elle étoit fière d'avoir une
taille fine, c'est le contraire aujourd'hui.

Elle se penche en arriere , plus encore que l'équilibre ne l'exige , & se pare de son fardeau.... Tu as raison , Justine ; il te donne de nouveaux droits sur le cœur de ton mari.

Il arriva bientôt avec l'Intendant.... En vérité , Lisette , toi exceptée , je n'ai jamais reçu d'accueil plus gracieux.

Pour célébrer mon arrivée , il y eut grand souper au Château. Angélique & son amant , dont j'avois annoncé l'arrivée , sa sœur & la mère du jeune homme furent invités , ainsi que celle de Bastien. Ce grand souper , ce fut tout bonnement quelques volailles , une tarte à la crème , des œufs & des fruits : mais les convives étoient deux amans qui venoient de se retrouver après des chagrins infinis , deux nouveaux mariés (car aux champs cinq mois de mariage ne font rien) , des parens heureux du bonheur de leurs enfans , un étranger à qui l'on faisoit fête.... Braves gens , vous y avez bien réussi. Votre souper est la plus belle fête à laquelle j'aie assisté de ma vie.

Ah ! d'Orbeville , combien je fus fâché

de ne pouvoir pas rester long-temps avec eux ! mais la lettre que tu devois m'écrire à Amboise m'y attendoit peut-être. Aller partager ta joie, si elle étoit vraie, ou te consoler si ton espoir avoit été déçu, étoit un devoir trop sacré..... En effet, je trouvai ta lettre.... Elle m'apprenoit ton bonheur, tu m'attendois.... Je serai bientôt dans tes bras, mon cher ami. Permets-moi seulement de me détourner de quelques lieues pour voir cette Maria, dont les malheurs t'ont si vivement touché. Tu me pardonneras sûrement ce retard. Les êtres malheureux par l'amour ont bien des droits à ta sensibilité.

CHAPITRE XXXII.

M A R I A.

JE la trouvai assise au pied d'un érable : sur ses genoux étoit un enfant tenant d'une main la laisse d'un chien fidèle , & de l'autre jouant avec les cheveux de Maria , qui tomboient épars sur son sein. Elle avoit à son corset les débris d'un bouquet de roses. Je crus y voir encore trois boutons. Il n'y en avoit cependant que deux : mais l'enfant avoit dérangé le mouchoir.

Je fus long-temps auprès d'elle sans qu'elle m'appercût. Enfin , un peu de bruit que je fis la tira de sa rêverie. Ses beaux yeux se portèrent languissamment sur moi ! » Ah ! c'est vous , « me dit-elle , avec cet accent pénétrant que donnent les longues souffrances : » vous voyez tout ce qui me reste. » Il est mort ! Elle est morte aussi... Je vi-
» vrai pour leur enfant... Hélas ! qui l'ai-
» meroit comme moi ?... « Ses yeux se

mouillèrent... Je cherchai à faire diversion en la remerciant de ce qu'elle ne m'avoit point oublié.

» Jamais je ne vous oublierai. — Vous avez paru partager mon chagrin si sincèrement ! «

» Je vous ai trouvée si intéressante ! «

» Vous me voyez plus calme. Il est mort !... Je n'ai plus d'espérance «.

» Vous avez une consolation, ... Cet enfant . . . «

Elle poussa un long soupir , ses paupières se baissèrent , sa tête se pencha.... Elle fut long-temps immobile... Enfin , avec une baguette , elle traça sur le sable le chiffre de son amant.

» Voilà le monde , me dit-elle ; le premier vent l'effacera : mais il est là pour toujours , en me montrant son cœur... » Cet enfant , c'est son fils.... Hélas ! je devrais en être la mère ! . . . «

Et elle le couvrit de baisers. Je voulus lui faire aussi quelques caresses. Il se mit à crier , se pressa contre Maria , & cacha son visage dans ses cheveux. Un moment après , se levant sur ses

pieds, il lui prit les joues avec ses petites mains, & lui baisa les deux yeux : mais, en se retournant, il m'aperçut encore près de lui, & témoigna un nouvel effroi.

» Il ne connoît que moi, me dit-elle, » & je n'aime plus que lui ».

» Hélas ! dis-je en moi-même, les gens » heureux, ne s'aiment pas ainsi ! »

187

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

C	H A P I T R E P R E M I E R. <i>La Chaumière.</i>	
Page		I
CHAP. II.	<i>Le Château.</i>	6
CHAP. III.	<i>Le Gâster.</i>	11
CHAP. IV.	<i>Le Départ.</i>	15
CHAP. V.	<i>Le Philosophe.</i>	17
CHAP. VI.	<i>Le panier défoncé.</i>	21
CHAP. VII.		25
CHAP. VIII.	<i>Mon Logement.</i>	26
CHAP. IX.	<i>La Raison & la Curiosité.</i>	29
CHAP. X.	<i>Les femmes savantes.</i>	31
CHAP. XI.	<i>Histoire d'Orbeville.</i>	36
CHAP. XII.	<i>Catastrophe.</i>	38
CHAP. XIII.	<i>Mon entrée en boutique</i>	41
CHAP. XIV.	<i>Les Grisettes.</i>	43
CHAP. XV.	<i>Le Porte-Feuille.</i>	49
CHAP. XVI.	<i>Fête.</i>	82
CHAP. XVIII.	<i>La Veillée.</i>	88
CHAP. XVIII.	<i>Fragment.</i>	98

CHAP. XIX. <i>Les Malheureux.</i>	99
CHAP. XX. <i>De l'Esprit par-tout.</i>	105
CHAP. XXI. <i>L'Esprit & la Pauvreté</i> page	109
CHAP. XXII. <i>Le Porte-Feuille réclamé</i>	112
CHAP. XXIII. <i>La Rencontre.</i>	118
CHAP. XXIV. <i>Le Poème.</i>	123
CHAP. XXV. <i>Le Seigneur bien aimé</i>	147
CHAP. XXVI. <i>L'Amante retrouvée</i>	154
CHAP. XXVII. <i>Les Marges d'Young.</i>	157
CHAP. XXVIII. <i>Le Réve.</i>	166
CHAP. XXIX. <i>L'Incendie.</i>	170
CHAP. XXX. <i>Les Amans réunis.</i>	178
CHAP. XXXI. <i>Le Souper au Château.</i>	181
CHAP. XXXII. <i>Maria.</i>	184

Fin de la Table des Chapitres.



CHIT XXXII. 1000
CHIT XXXI. 1000
CHIT XXX. 1000
CHIT XXIX. 1000
CHIT XXVIII. 1000
CHIT XXVII. 1000
CHIT XXVI. 1000
CHIT XXV. 1000
CHIT XXIV. 1000
CHIT XXIII. 1000
CHIT XXII. 1000
CHIT XXI. 1000
CHIT XX. 1000
CHIT XIX. 1000
CHIT XVIII. 1000
CHIT XVII. 1000
CHIT XVI. 1000
CHIT XV. 1000
CHIT XIV. 1000
CHIT XIII. 1000
CHIT XII. 1000
CHIT XI. 1000
CHIT X. 1000
CHIT IX. 1000
CHIT VIII. 1000
CHIT VII. 1000
CHIT VI. 1000
CHIT V. 1000
CHIT IV. 1000
CHIT III. 1000
CHIT II. 1000
CHIT I. 1000

CHIT XXXII. 1000